

UNIVERSITÉ DE PARIS

LES ARTICLES DE SMALKALDE

(1537)

ÉTUDE HISTORIQUE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 24 novembre 1899, à 4 heures

PAR

PAUL PFENDER



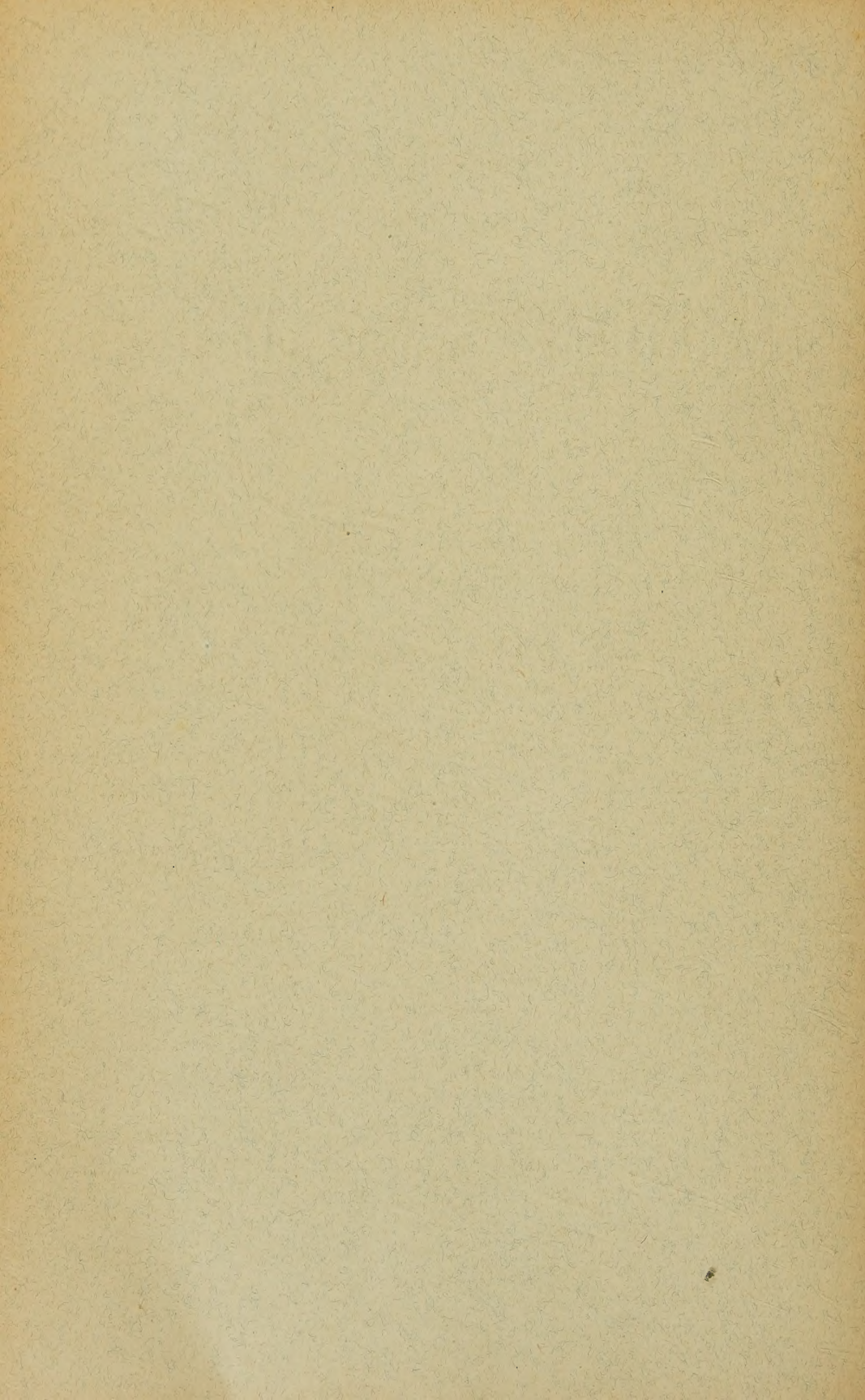
PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE WATTIER FRÈRES

4, RUE DES DÉCHARGEURS, 4

—

1899



UNIVERSITÉ DE PARIS

LES ARTICLES DE SMALKALDE

(1537)

ÉTUDE HISTORIQUE

THÈSE

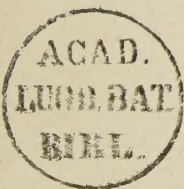
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie

et soutenue publiquement le 24 novembre 1899, à 4 heures

PAR

PAUL PFENDER



PARIS

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE WATTIER FRÈRES

4, RUE DES DÉCHARGEURS, 4

1899

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

Examineurs de la soutenance :

M. S. BERGER, Président de la soutenance.	
MM. S. BERGER.	}
VAUCHER.	
MÉNÉGOZ.	
	Examineurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières du candidat.

A Monsieur Charles PFENDER

PASTEUR DE L'ÉGLISE LUTHÉRIENNE DE PARIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

BIBLIOGRAPHIE

1. — Sources

- LUTHER. — *Artickel so da hetten sollen auff's Concilion zu Mantua*, etc. 1^{re} édit., Wittenberg, 1538.
- LUTHER. — *Articuli a R. D. Doctore M. Luthero scripti*, etc. Traduction latine de Petrus GENERANUS. Wittenberg, 1541.
- LUTHER. — *Articuli qui dicuntur Smalcaldici, e Palatino cod. ed.* Ph. MARHEINEKE. Berlin, 1817.
- LUTHER. — *Die Schmalkaldischen Artikel vom Jahre 1537*, publiés, d'après le ms. de Luther conservé à la Bibliothèque de Heidelberg, par K. ZANGEMEISTER. Heidelberg, 1883.
- P. BALAN. — *Monumenta sæculi XVI historiam illustrantia*. Innsbruck, 1885.
- K.-G. BRETSCHNEIDER. — *Corpus Reformatorum*, tomes II et III. Halle, 1834 et 1840.
- Th. BRIEGER. — *Quellen und Forschungen zur Geschichte der Reformation*. Gotha, 1884.
- J. COCHLAÆUS. — *Commentaria de actis et scriptis Lutheri*. Mayence, 1549.
- Th. KOLDE. — *Analecta Lutherana*. Gotha, 1883.
- V.-E. LÖSCHER. — *Vollständige Reformationsacta und Documenta*. Leipzig, 1720-1729.
- Nuntiaturberichte aus Deutschland*, p. p. FRIEDENSBURG, tomes I et II. Gotha, 1892.
- Matthæus RATZEBERGER. — *Handschriftl. Geschichte über Luther und seine Zeit (1530)*. Publié par C.-G. NEUDECKER. Léna, 1850.
- Christoph v. ROMMEL. — *Philipp von Hessen*. 2 vol. et 1 vol. de documents. Giessen, 1830.
- Joh. SLEIDANUS. — *Commentarii de statu religionis et reipublicæ Carolo V Cæsare* (Écrit sur la demande des confédérés de Smalkalde). Strasbourg, 1555.

- Joh. SLEIDANUS. — *Lettres*, publiées par H. BAUMGARTEN. Strasbourg, 1881.
- Georg. SPALATINUS. — *Annales Reformationis* (jusqu'en 1543), publiées par E.-S. CYPRIAN. Leipzig, 1718.
- O. WINCKELMANN. — *Politische Correspondenz im Zeitalter der Reformation*, t. II (1531-1539). Strasbourg, 1887.

2. — Ouvrages anciens

- J.-Chr. BERTRAM. — *Geschichte des symbolischen Anhangs der Schmalk. Artikel*, herausgegeben von J.-B. RIEDERER. Altdorf, 1770.
- Ph.-Fr. HANE. — *Oratio de Articulis Smalc. auctoritate, eademque symbolica, cum observat. critic. et historic.* Kiel, 1737.
- Fr. HORTLEDER. — *Handlungen und Ausschreiben von den Ursachen des deutschen Krieges Kaiser Karls V wider die Schmalkaldischen Bundesverwandten*. Gotha, 1645.
- Sf. PALLAVICINI. — *Vera œcumenici concilii Tridentini historia*. Cologne, 1717.
- O. RAYNALDI. — *Annales ecclesiastici*, t. XXXII. Lucques, 1755 et suiv.
- D.-L. SALTHERIUS. — *Dissertatio historica de Art. Smalc.* Königsberg, 1729.
- V.-L. v. SECKENDORF. — *Commentarius historicus et apologeticus de Lutheranismo*. Francfort et Leipzig, 1792.
- J.-H. v. SEELEN. — *Observationum ad Art. Smalc. heptas.* Lubeck, 1737.
- J.-G. SÜSSE. — *Probe einer Historie derer Schmalkaldischer Artickel, was insonderheit die Unterschriften derer Theologen.... betrifft*. Dresde et Leipzig, 1739.
- J.-G. WALCH. — *Christliches Concordienbuch mit historischen Einleitungen*. Iéna, 1750.

3. — Ouvrages modernes

- Herm. BAUMGARTEN. — *Geschichte Karls V.* 3 vol. Stuttgart, 1889.

- H. BAUMGARTEN. — *Karl V und die deutsche Reformation.* (*Schriften des Vereins für Reformationsgeschichte*). Halle, 1889.
- H. BAUMGARTEN. — *Karl V und der Bund vom Jahre 1538.* *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, t. VI, p. 281. Fribourg, 1889.
- F.-B. BUCHHOLTZ. — *Geschichte der Regierung Ferdinand des ersten.* 8 vol. et 1 vol. de documents. Vienne, 1831-1838.
- BURCKHARDT. — *Die Reise nach Schmalkalden (1537).* *Zeitschrift für kirchliche Wissenschaft und kirchliches Leben*, 1882.
- K. ENGELHAAF. — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation.* Berlin, 1885.
- S. EHSER. — *Die Politik des Papstes Clemens VII.* *Jahrbuch der Görres Gesellschaft*, t. VI, p. 557 et t. VII, p. 553.
- K. ESCHER. — *Die Glaubensparteien in der Eidgenossenschaft.* Frauenfeld, 1882.
- J.-C.-L. GIESELER. — *Lehrbuch der Kirchengeschichte.* Bonn, 1853.
- L. HAEUSSER. — *Geschichte des Zeitalters der Reformation* (Collection Oncken). Berlin, 1879.
- G. HEIDE. — *Der Tag in Schmalkalden.* *Histor-polit. Blätter*, t. II, p. 726, 1888.
- E. HERRMANN. — *Ein kurzes Vorwort zu den Schmalkaldischen Artikeln.* *Zeitschrift für Kirchenrecht*, t. XVII (N. F., II), 1882.
- J. JANSSEN. — *Geschichte des deutschen Volkes* (1878). 8^e édit. 1883.
- Th. KOLDE. — *Art. Schmalkaldische Artikel.* *Encyclopédie Herzog-Plitt*, t. XII, p. 591. Leipzig, 1884.
- E. KÖLLNER. — *Symbolik der lutherischen Kirche*, t. I, p. 439, Hambourg, 1837.
- J. KÖSTLIN. — *Martin Luther.* 2 vol. 2^e édition. Leipzig, 1883.
- F. KUHN. — *Luther, sa vie et son œuvre*, t. III. Paris, 1884.
- W. MAURENBRECHER. — *Karl V und die deutschen Protestanten.* Düsseldorf, 1865.

- M. MEURER. — *Der Tag zu Schmalk. und die Schmalk. Artikel.* Leipzig, 1837.
- J.-T. MÜLLER. — *Die symbolischen Bücher der evangelisch-lutherischen Kirche.* Halle, 1848. 7^e édit., Gütersloh, 1890.
- L. PASTOR. — *Die kirchlichen Reunionsbestrebungen während der Regierung Karls V.* Fribourg, 1879.
- L. PASTOR. — *Geschichte der Paebste.* Fribourg, 1884 et suiv. (en cours). Traduction française de Furey Raynaud. Paris, 1888.
- G.-L. PLITT. — *De auctoritate articulorum Smalcaldicorum symbolica.* Erlangen, 1862.
- L. RANKE. — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation.* 6 vol. 3^e édit. Leipzig, 1873.
- G. SCHMIDT. — *Zur Geschichte des Schmalkalder Bundes. Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XXV, p. 69, Goettingen, 1885.
- H. VIRCK. — *Zu den Beratungen der Protestanten über die Konzilsbulle vom 4 Juni 1536.* Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. XIII, p. 487. Gotha 1892.
- J. VOIGT. — *Der Fürstenbund gegen Kaiser Karl V. Histor. Taschenbuch* de Raumer, 3^e suite, 8^e année, p. 1. Leipzig, 1857.
- O. WINCKELMANN. — *Der Schmalk. Bund.* Strasbourg, 1892.
- Christoph ZIEMSEN. — *Die welthistorische Bedeutung des Convents zu Schmalkalden, 1537.* Zeitschrift für die historische Theologie, 1840. 3^e fascic., p. 74.
- K. ZÖPFEL. — Art. *Paul III.* Encyclopédie Herzog-Plitt, t. XI, p. 321. Leipzig, 1883.
-

PRÉFACE

Les Articles de Smalkalde sont peu connus dans notre Église luthérienne de France, et n'ont jamais été traduits dans notre langue. Pourtant ils méritent d'être étudiés au même titre que la Confession d'Augsbourg et que les deux Catéchismes, parce qu'ils précisent admirablement la doctrine de Luther. C'est n'est pas seulement un ouvrage théologique, mais c'est aussi une œuvre populaire : ses définitions si claires et si simples, énoncées dans le style énergique et coloré dont Luther avait le secret, la mettent à la portée de chacun, de sorte qu'on peut la considérer comme le pendant du Petit Catéchisme : celui-ci nous enseigne ce qu'il faut croire ; les Articles nous indiquent les erreurs contre lesquelles nous devons nous élever et nous donnent des armes pour les combattre ; ils ont donc encore aujourd'hui pour nous un intérêt d'actualité. Voilà pourquoi nous avons pensé qu'il serait intéressant de les introduire en quelque sorte dans un milieu où ils sont assez souvent ignorés ; pour cela nous les avons simplement replacés dans leur cadre historique, montrant dans quelles circonstances ils furent composés et donnant ensuite un bref aperçu

de leur contenu. Nous avons donné une large place à l'étude de la période de sept années qui s'étend entre la Diète d'Augsbourg et la publication des Articles de Smalkalde ; c'est un moment psychologique dans l'histoire de la Réformation, durant lequel cette question se pose sans cesse : Trouvera-t-on un terrain d'entente entre le protestantisme et le catholicisme, ou bien la rupture va-t-elle devenir définitive ? Seul un concile général où les deux partis seraient représentés aurait pu trouver ce terrain ; mais les luthériens refusaient de prendre part à un concile qui serait convoqué et présidé par le Pape et demandaient que le Saint-Siège s'engageât à se soumettre aux résolutions qui seraient prises ; de son côté le Pape voulait avoir la haute main dans les délibérations, afin de pouvoir au besoin les étouffer, et en même temps il ne désespérait pas de réduire par la force les dissidents. Les Articles de Smalkalde marquent le terme de cette lutte : Luther fixe définitivement sa doctrine et s'écrie : « Nous ne ferons plus aucune concession. » Désormais la rupture entre les deux Églises est consommée pour toujours et les négociations entre théologiens sont rompues. Le Concile se réunira sans la participation des protestants et fixera de son côté la doctrine catholique dans le Catéchisme du concile de Trente, qui peut être considéré comme l'antithèse de l'écrit de Luther.

Deux traités de Mélanchthon sur le Pape et sur

les évêques ont été ajoutés, dans les livres symboliques aux Articles, avec lesquels ils ne font pas corps; nous les avons sommairement analysés puisque l'usage a prévalu de confondre ces trois opuscules dans le terme général d'*Articles de Smalkalde*.

Nos premiers chapitres sont donc consacrés à l'étude des circonstances qui ont amené la séparation définitive des deux Églises, et la publication des *Articles*; les suivants à l'analyse, à la caractéristique et à l'histoire ultérieure de cet écrit.

Nos citations ont été traduites sur l'édition princeps de Wittenberg (1538), et sur le recueil des Livres symboliques (*Die symbolischen Bücher*) de J.-T. Müller (7^e édit., 1890); les renvois aux autres sources sont indiqués par les abréviations suivantes :

Erl. — *Œuvres de Luther*, édition d'Erlangen, de K. Irmischer, Erlangen, 1830.

W. — Édition allemande des œuvres de Luther, publiée par Walch, Halle, 1739-1750.

De W. — *Lettres de Luther*, éditées par De Wette, Berlin, 1825-1828.

Corp. Ref. — *Corpus Reformatorum*, de Bretschneider, Halle, 1834-1842.



CHAPITRE PREMIER

SITUATION POLITIQUE ET RELIGIEUSE DE L'ALLEMAGNE (1530 - 1537)

En 1530, la situation des Luthériens allemands était des plus critiques et les années qui suivirent la Diète d'Augsbourg furent pour eux une période de lutte pour l'existence. Un instant, l'on put se demander si la Réforme allemande n'allait pas être anéantie par la force ou par un compromis fallacieux avec le catholicisme. Grâce à l'énergie des réformateurs, des princes et des représentants des villes, qui oublièrent momentanément leurs dissensions et leurs rancunes, grâce aussi à l'élan que donna aux populations l'affranchissement des consciences et la prédication de l'Évangile, le protestantisme triompha ; mais ce fut aux dépens de l'unité de l'Empire, et l'Allemagne fut dès lors plongée dans un état d'anarchie dont elle mit plus de trois siècles à se relever.

Jusqu'en 1530, Charles-Quint avait été obligé de ménager les protestants ; ses guerres contre la Sainte Ligue pour la délivrance de l'Italie, formée contre lui par le Pape, sa lutte contre François I^{er} appelaient son attention au dehors et il ne se souciait pas d'augmenter ses difficultés avec les États de l'Empire ; mais ce n'était là qu'un répit momentané : en juin

1529, il se réconciliait avec le Pape par la paix de Barcelone, s'engageant à venir se faire couronner à Rome et à détruire l'hérésie dans ses états ; presque en même temps, le traité de Cambrai (Août 1529) mettait fin à sa deuxième guerre contre François I^{er}. Dès lors, il résolut de se consacrer au rétablissement de l'unité religieuse. Il sentait de plus en plus la nécessité d'une Allemagne unie et soumise, pour le maintien de sa puissance politique en Europe. Avant d'avoir recours à la force, il résolut d'engager encore une fois des pourparlers, dans l'espoir d'amener les catholiques et les protestants à se faire des concessions réciproques et convoqua la Diète impériale à Augsbourg (1530) (1) : la Confession d'Augsbourg y fut présentée et l'on vit bien vite que l'union n'était plus possible ; les conférences entre les théologiens des deux partis ne purent aboutir et les Luthériens quittèrent la Diète sans avoir fait la moindre concession.

La tentative pacifique ayant échoué, il ne restait plus à Charles-Quint qu'à employer la force pour ramener les dissidents, et il se flattait d'y arriver sans peine. Le 19 novembre 1530, parut le *recez* de la Diète, qui était une véritable déclaration de guerre aux protestants : ils étaient sommés d'abandonner tous les points de doctrine sur lesquels on n'avait pu s'entendre à Augsbourg, de restituer aux évêques la juridiction et les biens qui leur avaient été enlevés ; il était interdit aux prêtres d'enseigner les doctrines

(1) La Diète (*Reichstag*) comprenait trois collèges, celui des électeurs, celui des princes et celui des villes. Elle devait être consultée dans toutes les circonstances graves et le *recez* publié par l'Empereur après consultation de l'Assemblée avait immédiatement force de loi dans tout l'Empire. (Voir *Histoire du Droit et des Institutions de l'Allemagne*, par F. de Schulte, traduit par M. Fournier, Paris, 1882).

luthériennes et l'on destituait ceux qui étaient mariés. Injonction était faite aux Chambres impériales de sévir contre les récalcitrants et au besoin de les mettre au ban de l'Empire.

L'heure était critique, car l'Empereur était résolu à tout pour contraindre les protestants à rentrer dans le giron de l'Église ; il déclarait, dès le lendemain de la Diète : « Il faut maintenant porter la main à l'épée et nous verrons qui sera le plus fort (1). » L'Électeur de Brandebourg annonçait que l'Empereur et l'Empire s'emploieraient corps et âme pour exterminer l'hérésie et le légat du Pape, Campeggio, qui avait accompagné l'Empereur depuis l'Italie, le poussait à agir vigoureusement (2). Dans toute l'Allemagne, prêtres, moines et vendeurs d'indulgences triomphaient, espérant revoir enfin les beaux jours de leur puissance : ils parcouraient les états, distribuaient de l'argent, excitaient les sujets des princes luthériens à la révolte ; déjà l'on parlait d'un massacre général et l'on prédisait qu'avant la Saint-Michel de l'année 1534 c'en serait fait de tous les protestants ; tous les princes catholiques commençaient à lever des troupes pour mettre ces menaces à exécution, l'Électeur de Brandebourg et le duc Georges de Saxe s'engageaient à envoyer chacun cinq mille cavaliers à l'Empereur pour détruire l'hérésie (3). Toutes les villes impériales furent sommées de rétablir le catholicisme dans un délai donné, sous peine de voir abolir leurs franchises et confisquer leurs régales, ou d'être mises au ban de l'Empire. Partout les protestants étaient

(1) *Corp. Ref.*, t. II, p. 592.

(2) Seckendorf, t. III, p. 27.

(3) Luther, *Wider den Meuchler zu Dresden*, Erl. t. XXV, p. 95 et 96.

molestés, on se livrait à des agressions contre les individus et jamais ils ne pouvaient obtenir justice devant les tribunaux (1). L'évêque de Salzbourg disait à Mélanchthon : « Il y a quatre solutions possibles au conflit actuel : 1° que les Catholiques deviennent Luthériens, ce que nous ne voulons pas ; 2° que les Luthériens se soumettent, ce que vous refusez de faire ; 3° qu'on fasse un compromis (*transactio*) entre les deux doctrines, ce qui est irréalisable ; 4° l'anéantissement de l'un des partis par l'autre, ce qui est la seule conclusion pratique (2) »

La brusque attaque de leurs adversaires déconcerta les Luthériens ; aucune entente, aucune alliance n'avait encore été conclue entre les Évangéliques et nul n'osait donner le signal de la résistance, chaque ville, chaque seigneur redoutait de ne pas être suivi et secouru par ses coreligionnaires et d'être écrasé tout seul ; la mise au ban de l'Empire d'une ville libre entraînait infailliblement la ruine de son industrie ou de son commerce (3). Les protestants différaient même dans leurs confessions de foi, puisque quatre villes, Strasbourg, Constance, Memmingen et Lindau avaient signé à Augsbourg une confession de foi séparée (Confession tétrapolitaine) (4), à laquelle adhéraient bien des théologiens et des villes de la Haute Allemagne ; on les désignait généralement par

(1) Voir *Ranke*. t. IV, p. 48.

(2) Luther, *Erl.* XXV, p. 95.

(3) Dès 1531 Hambourg fut menacée de la mise au ban de l'Empire si elle ne rétablissait pas le catholicisme. On donna 12 jours à Augsbourg pour renoncer à l'hérésie, en la menaçant de lui enlever toutes ses libertés et franchises ; des avis analogues étaient adressés aux seigneurs. Voir *Ranke*. t. IV, p. 48.

(4) Voir Ch. Bartholomé, *La Confession Tétrapolitaine*, Thèse de Strasbourg, 1866.

le nom de Zwingliens ou de Sacramentaires (1), bien que leur doctrine se rapprochât plus de celle de Luther que de celle de Zwingle. Ces dissidents ne savaient pas s'ils pourraient compter, en cas de soulèvement, sur l'assistance des Luthériens.

Enfin ce qui paralysait surtout la résistance, c'était le respect inné et profond qu'avaient malgré tout les Allemands pour cet édifice vermoulu que l'on appelait encore le Saint Empire Romain Germanique, pour toutes ses lois et ses coutumes ; on vénérât l'Empereur comme un mandataire de Dieu ; la résistance à ses décrets était illégale, contraire à la constitution même de l'Empire, c'est-à-dire, dans l'idée de bien des chrétiens, contraire aux commandements de Dieu ; elle entraînait la mise hors la loi, et la confiscation des états et des biens du délinquant. On comprend qu'une telle menace donnât à réfléchir aux princes et aux villes et qu'aucun n'osât donner le signal de la résistance. La Réforme allait-elle donc échouer misérablement et tout le monde s'inclinerait-il devant la volonté impériale ? On put le craindre un instant ; Luther lui-même hésitait, car il avait toujours reculé devant l'idée de déclencher une guerre religieuse, et il avait maintes fois déclaré que le chrétien doit tout accepter, dût-il y laisser ses biens et sa vie.

Ce furent les juristes, et à leur tête le chancelier de Saxe, Brück, qui poussèrent à la résistance, en démontrant, textes en main, qu'elle était légale, que chaque prince avait le droit de défendre ses sujets contre toute violence injuste, et que l'on pouvait même déposer l'Empereur. Luther fut convaincu par leur rai-

(1) Politische Correspondenz im Zeitalter der Ref. t. II, p. 107.

sonnement, ses scrupules se dissipèrent et sa voix puissante se fit entendre pour appeler ses partisans à la résistance (1). Il ne rendait pas l'Empereur responsable de la guerre civile, mais il rejetait tout sur le Pape et ses acolytes, qui circonviennent l'Empereur et le font agir selon leurs idées; il enflamma les cœurs par sa splendide, mais violente *Exhortation à mes chers Allemands* (1531) (2). Cet écrit est intéressant, car on y peut constater le chemin parcouru depuis les 95 thèses, et il forme pour ainsi dire l'introduction aux Articles de Smalkalde. Luther démontre que la résistance est permise au chrétien : « Comme chrétien, je dois tout souffrir, mais comme citoyen je dois m'opposer à l'injustice, non par mes prières seulement, mais au besoin en cherchant des alliances et par la force. Si on m'attaque pour la Parole de Dieu, comme prédicateur, je dois tout souffrir et m'en remettre au jugement de Dieu, mais si un voleur de grand chemin m'attaque, il m'attaque comme sujet du Prince et non comme ministre de l'Évangile; je puis donc résister et même tuer l'agresseur.... » Il a renoncé à tout espoir de conciliation avec les catholiques, et lui qui, en 1517, reconnaissait encore au Pape le rôle de pasteur des âmes et qui disait : (3) « Il ne faut pas mépriser la grâce que le Pape dispense, car elle est une déclaration du pardon de Dieu », il écrit maintenant : « Si le Pape pouvait organiser un massacre au milieu de notre pays, il serait ravi de nous voir tous y périr.... Le Pape et tous ses adhérents sont des coquins endurcis, des meurtriers

(1) Voir la lettre de Luther à Wenceslas Link, pasteur de Nuremberg. De Wette, t. IV, p. 212.

(2) Erl. XXV, p. 1 et suiv.

(3) Thèse 38.

d'âmes, d'infâmes canailles.... Si quelqu'un m'accuse d'user de trop grossières injures et de ne plus savoir que vomir l'outrage et l'invective, je lui répondrai que tant d'invectives sont encore bien faibles pour dire l'inexprimable perversité dont je parle. Est-ce donc insulter le Diable que de l'appeler meurtrier, scélérat, traître, menteur et pervers ? Or que sont ces ânes de papes, sinon de vrais démons ? » Ailleurs il attaque « les filouteries des papistes avec leur chère Messe, leurs trafics, leur profanation continuelle du Saint Sacrement. » Il conclut par un appel à la résistance : « Christ sera avec nous ! » Peu après il publiait sa *Glose sur l'édit de 1530* (1), où sa pensée se précisait encore : « Tout ce que j'écris... n'est pas dirigé contre la Majesté Impériale, mais contre les traîtres et les scélérats.... et en particulier contre ces deux compères que St Paul appelle les ennemis de Dieu : le vicaire de Dieu, le pape Clément, principal fripon, et son valet Campejus. » Il termine en s'écriant : « Puissent la perverse papauté et tous ceux qui y adhèrent tomber dans l'abîme de l'enfer, selon la vision de St-Jean dans l'Apocalypse. Amen ! que celui qui se prétend chrétien dise avec moi : Amen ! » Les ouvrages de Luther, répandus dans toute l'Allemagne, y exerçaient une influence immense, analogue à celle de la presse moderne ; un souffle de révolte parcourut le monde luthérien, et l'on résolut de s'entendre pour la résistance.

Désormais Charles-Quint se trouvait en présence de trois grands groupes d'états allemands : le groupe catholique, dirigé par le margrave Joachim de Brandebourg et le duc Georges de Saxe ; le groupe protes-

(1) Erl. XXV, p. 51.

tant, recevant le mot d'ordre de l'Électeur Jean de Saxe; enfin le groupe des états catholiques, qui, redoutant l'ambition croissante des Habsbourg, étaient portés à tendre la main aux protestants sur le terrain politique; à leur tête était la puissante maison des ducs de Bavière; de plus l'Empereur avait à compter avec le Pape, auquel il avait promis d'extirper l'hérésie, mais qui était toujours prêt à amener contre lui les états italiens; avec François I^{er} qui était prêt à fomenter et à soutenir les troubles en Allemagne; avec Henri III qui délibérait alors de répudier sa femme Catherine d'Aragon, tante de l'Empereur, et qui blessait par là le Pape et Charles-Quint; il tendait donc à se rapprocher des protestants. Enfin les Turcs étaient une menace continuelle sur les frontières de l'Autriche.

Charles-Quint ne se montra pas à la hauteur des circonstances; il comptait sur les défiances des villes contre les princes, sur les rancunes des sacramentaires contre les Luthériens pour empêcher toute action commune, et il commit en même temps la grande faute de s'aliéner toute l'Allemagne en faisant élire son frère Ferdinand roi des Romains, c'est-à-dire héritier de la couronne impériale (janv. 1531). Ce fut le signal de la révolte; les protestants oublièrent leurs différends religieux pour s'unir sur le terrain politique, et la Ligue de Smalkalde fut créée (1) (27 février 1531), où les Luthériens tendirent la main aux sacramentaires, où les villes promirent des secours aux princes. Strasbourg fut la première à adhérer à la Ligue et Bucer disait aux confédérés: « Ce serait un crime de refuser assistance à l'un de

(1) Voir Hortleder, t. I, p. 8. — Walch, t. XVI, p. 2170.

nos frères en Christ parce qu'il différerait d'opinion avec nous sur les formes d'un article de foi. » Les alliés s'engageaient, dans le cas où l'un d'eux serait attaqué ou persécuté, à considérer l'injure comme leur étant personnelle et à faire tous leurs efforts pour venir en aide à l'opprimé. Neuf princes, l'Électeur Jean de Saxe, son fils Jean-Frédéric, le landgrave Philippe de Hesse, les ducs Philippe, Ernest et Franz de Brunswick-Lunebourg, le prince Wolfgang d'Anhalt, les comtes Gérard et Albert de Mansfeld et onze villes, Strasbourg, Ulm, Constance, Reutlingen, Memmingen, Lindau, Magdebourg, Brême, Lübeck, Biberach, Isny, adhérèrent à la Ligue, dont l'Électeur de Saxe et le landgrave de Hesse furent nommés chefs (1). Cette entente politique sera bientôt complétée par une entente religieuse, grâce aux actives négociations de Bucer, qui amèneront, en 1536, la Concorde de Wittenberg entre sacramentaires et luthériens.

En même temps les princes jaloux de la puissance de l'Empereur, en particulier le très catholique duc Guillaume de Bavière, proposaient leur alliance à la Ligue, à laquelle s'intéressèrent également tous les ennemis extérieurs de Charles-Quint, et plusieurs princes de l'Église, comme l'évêque d'Augsbourg (Christophe de Stadion) et l'archevêque de Cologne (Hermann de Wied), ne cachèrent pas leurs sympathies pour les protestants. Dès 1532 les membres de la Ligue avaient signé des traités avec le duc de Bavière, les rois de France, d'Angleterre, de Hongrie, de Danemark et le duc de Gueldre. Charles Quint était confondu : au lieu de détruire le protestantisme par

(1) Rommel, t. I, p. 296, t. II, p. 269.

la force, il voyait se former contre lui une coalition formidable, au moment même où les Turcs envahissaient les frontières de la Hongrie, et il lui fallait compter avec ces hérétiques qu'il avait si longtemps dédaignés.

Nous assistons alors à un changement complet du caractère de la Réformation ; ce ne fut plus seulement une lutte religieuse, mais une lutte politique, et désormais la rivalité entre François I^{er} et Charles-Quint sera le facteur le plus important de toutes les combinaisons. Ainsi se constitua le particularisme à outrance des États, qui fit intervenir pendant si longtemps l'étranger dans l'histoire de l'Allemagne, chaque petit prince ayant sa diplomatie particulière (1) et faisant des alliances au dehors suivant les convenances du moment.

L'Empereur dut se résoudre à traiter avec les Luthériens. La paix de Nuremberg, signée le 23 juillet 1532 (2) garantissait aux Évangéliques le libre exercice de leur foi ; l'Empereur s'engageait à faire abandonner toutes les poursuites intentées pour cause de religion aux protestants devant le tribunal de l'Empire. De leur côté les confédérés, poussés par certains théologiens prudents à l'excès, comme Mélanchthon, firent une concession regrettable en excluant des bénéfices de la paix ceux qui adhéreraient à l'avenir à la Confession d'Augsbourg, et qui ne seraient pas nominativement compris dans le traité. De plus ils reconnurent la validité de l'élection de Ferdinand, contre laquelle ils avaient toujours protesté. Néanmoins ce traité, tout boiteux qu'il fût, put

(1) Cf. Baumgarten, *Karl V und die deutsche Reformation*, p. 65.

(2) Voir l'histoire des négociations dans Sleidan, livre VII ; Seckendorf, livre III ; Kuhn, t. III, p. 48. Voir aussi W. t. XVI, p. 2210.

être regardé comme un triomphe pour la Réforme : pour la première fois l'Empereur pactisait avec l'hérésie et reconnaissait les Luthériens comme puissance politique. Les catholiques comprirent qu'il ne fallait plus espérer les détruire, mais qu'il était urgent de se mettre en état de résister à leurs envahissements : les princes catholiques de l'Allemagne du Nord signèrent à Halle une ligue défensive comprenant l'Électeur Joachim de Brandebourg, les ducs Erich de Calenberg, Henri de Woltenbüttel et Georges de Saxe (1533). Dans l'Allemagne du Sud les catholiques essayaient de réorganiser la Ligue de Souabe sous le nom de Ligue de Neuf Ans (*Neunjehrigerbund*), dans le but de veiller à l'observation de la paix de Nuremberg, c'est-à-dire de s'opposer à l'adhésion de tout nouveau membre à la Confession d'Augsbourg ; on comprend dès lors combien la paix fut incertaine ; dès qu'une ville ou un prince adhéraît aux doctrines protestantes, il était dénoncé par les catholiques ; c'est ainsi que le duc Erich de Calenberg demanda la mise au ban de l'Empire et la confiscation des biens et revenus de la ville de Hanovre qui accueillait les prédicateurs luthériens ; c'était un état de lutte permanente pour ceux qui n'étaient pas compris nominativement dans la paix.

Malgré tout, les Luthériens continuaient à gagner du terrain ; l'ambassadeur de François I^{er}, du Bellay, leur faisait la cour et invitait même Melanchthon et Bucer à venir rendre visite au roi (1) ; à la cour de Ferdinand, bien des seigneurs manifestaient leur sympathie pour la Réforme et l'archevêque de Lund, Jean

(1) Voir : *Mémoires et Négociations de Guil. du Bellay*, publiés par l'abbé Cl.-Fr. Lambert, Paris, 1752, livre IV.

de Veeze (1), écrivait « qu'à la cour de Bavière il y a bien peu de gens qui ne répandent une odeur d'hérésie. » En 1534, le landgrave de Hesse portait un coup retentissant à l'influence autrichienne : grâce à lui, le duc Ulrich de Wurtemberg, dont les états étaient occupés par Ferdinand depuis 1520, rentra dans ses domaines ; les Autrichiens furent battus, et Ferdinand dut le reconnaître comme duc, et même, sous la pression de ses Diètes provinciales, il fut obligé de se rapprocher des protestants : le landgrave de Hesse, l'Électeur de Saxe et le duc de Wurtemberg furent courtoisement reçus par lui à Vienne et obtinrent pour plusieurs nouveaux états le bénéfice de la paix de Nuremberg. La Ligue de Smalkalde se sentit désormais assez puissante pour recevoir dans son sein tous les adhérents qui se présenteraient, en dépit de toutes les condamnations que pourrait prononcer la Chambre impériale. Ces nouveaux membres furent les ducs Ulrich de Wurtemberg, Barnim et Philippe de Poméranie, les princes Jean-Georges et Joachim d'Anhalt, les puissantes villes d'Augsbourg et de Francfort, celles de Hanovre, Hambourg, Kempten, Göttingen, Goslar, Einbeck, etc. (1536).

On voit les progrès énormes qu'avait faits la Réforme durant ces quatre années ; les Catholiques tentèrent de lever une armée pour s'opposer à ce développement, mais Ferdinand le leur interdit, car toute tentative contre les Luthériens aurait jeté ceux-ci dans les bras de la France et amené François I^{er} en Allemagne. D'ailleurs Charles-Quint se

(1) Jean de Veeze avait été chassé de Suède en même temps que son maître Christian II, lorsque les Suédois secouèrent le joug du Danemark et rétablirent leurs souverains nationaux (1523). Depuis ce moment l'archevêque de Lund vivait en Allemagne.

trouvait dans une situation épouvantable; il venait d'être repoussé de la Provence, pendant que François I^{er} lui enlevait le Piémont; le sultan Soliman menaçait l'Autriche, tandis que son amiral Barberousse ravageait les côtes italiennes; le trésor impérial était vide; ni l'Espagne, ni les Pays-Bas ne donnaient un sou; les villes de Flandre se confédéraient et refusaient l'impôt; les troupes espagnoles menaçaient sans cesse de se révolter et devenaient l'effroi de leur maître. Le roi d'Angleterre Henri VIII envoyait à Smalkalde une députation dans la pensée de préparer les voies à une alliance politico-religieuse de l'Allemagne et de l'Angleterre sur le terrain de la Réformation (1). En somme, les protestants étaient les maîtres de la situation en Allemagne en 1536, et il n'y avait d'autre moyen de les replacer sous l'autorité impériale que de leur donner satisfaction en réformant l'Église, en convoquant à cet effet le concile; mais ici encore l'Empereur se heurtait, ainsi que nous allons le voir, à d'inextricables difficultés.

(1) *Acta cum legatis Anglicis*. Voir *Corp. Ref.*, t. II, p. 4028. — Seckendorf, t. III, p. 440.

CHAPITRE II

LE PAPE, L'EMPEREUR ET LE CONCILE

Charles-Quint, désarmé vis-à-vis de la puissante ligue des protestants, comprit qu'il ne se débarrasserait de la Réforme qu'en donnant satisfaction aux besoins légitimes dont elle était sortie, et qu'il ne rétablirait l'autorité de l'Église Romaine qu'en imposant à la curie la suppression des abus les plus scandaleux. Il n'avait d'ailleurs aucun doute sur son droit d'intervention dans les affaires religieuses; la façon dont il comprenait sa mission impériale était très large et très élevée : continuateur de Charlemagne, son haut protectorat, dont il acceptait les charges sans réserves, impliquait des devoirs qu'il voulait remplir sans faiblesse. Les réformes par lesquelles il comptait ramener les protestants étaient odieuses à la curie dont elles devaient restreindre l'arbitraire et diminuer les richesses; mais plus encore que la Réforme elle redoutait le concile que réclamait Charles-Quint et qui seul en effet pouvait avoir la volonté d'introduire ces réformes et le pouvoir de les exécuter. Les intentions de l'Empereur, qui menaçaient l'absolutisme religieux, étaient d'autant plus mal venues auprès du Pape, que ses intérêts temporels le mettaient déjà en opposition avec lui. Les papes s'efforcèrent donc de contrecarrer la politique

impériale par tous les moyens et devinrent ainsi les alliés indirects mais très efficaces du Protestantisme.

L'Empereur se trouvait là encore dans une situation des plus difficiles : d'un côté, les Protestants déclaraient qu'ils accepteraient un Concile national, tenu en dehors du Pape, mais que rien ne pourrait les décider à se soumettre aux ordres de la curie. De son côté le Pape admettait un concile pour réformer l'Église, mais il voulait qu'il fût entièrement sous sa dépendance, afin de pouvoir l'arrêter quand il irait trop loin. Ces idées sont bien exprimées dans ces paroles d'un prélat allemand qui nous sont rapportées par Luther : « Les abus sont nombreux et il y a beaucoup de réformes à faire dans l'Église ; mais l'Empereur doit, avant tout, réduire les luthériens, pour qu'on ne puisse pas dire que nous avons été obligés de nous réformer à cause d'un misérable moine (1). »

Entre les deux opinions, l'entente était difficile. Charles s'employa d'abord à convaincre le Pape qu'il fallait réunir un concile avant « l'anéantissement des luthériens ; » or le seul moyen d'y parvenir était de lui enlever ses appuis du dehors et de lui démontrer à force de victoires l'inanité de tout essai de résistance. La défaite de l'Europe devenait une sorte de préface de la soumission de l'Allemagne. Mais pendant qu'il poursuivait ce mouvement tournant fort étendu et compliqué, le protestantisme gagnait du terrain, ainsi que nous l'avons vu ; aussi la nécessité immédiate d'un concile se fit de nouveau

(1) Erl. t. XXV, p. 96. Luther désigne cet ecclésiastique par ces mots : « *D. Schmid der zukünftige Bischof zu Constantinopel* ».

sentir à lui; sans cesse il s'efforçait de convaincre le Saint-Père des avantages d'une telle réunion pour le retour des hérétiques à l'unité, la réforme des abus, l'honneur du Siège apostolique, l'affermissement de la foi catholique, l'union des puissances chrétiennes (1).

Le Pape Clément VII redoutait des complications politiques, disant que François I^{er} ne manquerait pas de profiter du concile pour exciter à la révolte les sujets de l'Empereur; de plus il prétendait qu'il était périlleux de discuter une fois de plus avec les protestants au sujet d'erreurs si souvent condamnées, et cherchait toutes les mauvaises excuses qu'il pouvait trouver pour se dispenser d'agir : il préférerait laisser l'Empereur se débrouiller comme il pourrait avec les Allemands, pourvu que lui-même pût achever ses jours tranquillement. Cependant le Sacré Collège n'était pas de son avis et joignait ses efforts à ceux de Charles-Quint pour le décider.

Enfin, en 1533, Clément VII parut se laisser convaincre, et, sur la demande de l'Empereur, envoya en Allemagne, comme nonce, Hugues Rangone. Celui-ci, accompagné d'un officier impérial, devait préparer les voies auprès des protestants, et les amener à accepter le concile convoqué par le Pape; tous deux furent bien reçus à Wittemberg et remirent à l'électeur Jean-Frédéric les articles préalables auxquels il voulait l'amener à consentir avant toute convocation : « Le concile sera libre, universel, semblable aux anciennes assemblées de l'Église chrétienne; ceux qui y prendront part devront s'engager d'avance à se soumettre à ses décisions (2)... » Les

(1) Voir Pastor, *Reunionsbestrebungen*, p. 71-75.

(2) Voir Raynaldi, *Annal. ecclesiastici*, p. 1533, n^o 8; Pallavicino, t. III, p. 13. — W. t. XVI, p. 2263.

théologiens luthériens, Luther, Justus Jonas, Bugenhagen, Mélanchthon, protestèrent : Comment un concile serait-il libre s'il était tenu comme les anciennes assemblées de l'Église ? Il ne différerait pas des précédents. Luther ne ménagea pas ses invectives au Pape, le traitant de menteur, d'assassin d'âmes, de vampire, d'empoisonneur (1). « Le Pape, dit-il, ne veut entendre personne, ni Dieu, ni l'Empereur, ni l'Empire, ni nous. Il veut être et rester Dieu en dépit de tous les chrétiens de l'univers ; il entend ne faire et ne permettre que ce qui lui plaît ». « Au concile, la Parole de Dieu doit être le seul juge ; mais quant à ce qui est de régler d'avance et *in specie* comment ce grand procès doit être conduit, de trouver et d'élire des juges impartiaux, il est difficile de s'y engager d'avance. Nous ferons mieux de nous en rapporter à l'Empereur *in genere* ; à lui d'avoir l'œil ouvert, de veiller à ce que tout se passe équitablement et chrétiennement. Si l'Empereur manque à ce devoir, ne nous étant engagés à rien, nous n'aurons de responsabilité ni devant Dieu ni devant les hommes (2) ». Quant à Mélanchthon, il admettait que le Pape eût le droit de convoquer et de présider un concile ; mais il refusait de s'engager d'avance à se soumettre à ses décisions.

En somme, les théologiens, dans la première consultation qui leur fut demandée par l'Électeur, ne furent point partisans de l'abstention, pourvu que les discussions eussent pour base la Parole de Dieu. Les princes et villes confédérés répondirent donc qu'ils iraient au concile s'il était tenu en Allemagne ; mais

(1) Cf. Lettre à Amsdorf. De W., p. 432.

(2) Luther, Erl. IV, p. 14, 20.

ils se regardaient comme libres d'accepter ou de repousser ses décrets, suivant qu'ils seraient conformes ou non à l'Écriture sainte (1). Clément VII repoussait l'idée d'une réunion en Allemagne, craignant que les protestants n'y fussent en majorité, et voulait la convoquer en Italie ; de plus, le roi de France lui faisait à ce moment les plus séduisantes promesses pour le détourner de l'idée du concile qu'il redoutait lui aussi, car il craignait le rétablissement de l'unité en Allemagne, c'est-à-dire la fin des embarras de Charles-Quint ; Clément continua donc à pratiquer sa « politique de renard », ainsi que la caractérise un contemporain, il se jeta dans les bras de François I^{er} et ne parla plus de réformer l'Église ou d'extirper l'hérésie. Mais à sa mort (1534), un homme éminent et instruit, Alexandre Farnèse, fut élu au trône pontifical, sous le nom de Paul III ; malgré la dissolution de ses mœurs, il désirait sincèrement une réforme de l'Église et, dès le début de son règne, il appela auprès de lui des cardinaux de talent, et de bonnes mœurs, instruits et pieux, tels que Contarini, Caraffa, Sadolet ; il les chargea de lui faire un rapport sur les vices et les abus de l'Église (2). Ils exposèrent un vaste projet de réforme, qui fut d'ailleurs prudemment mis de côté. Luther traduisit ce projet en allemand (3), mais ne semble pas l'avoir pris au sérieux puisque, dans sa préface, il en appelle les auteurs « de vilains drôles qui veulent réformer l'Église avec des queues de renard. »

Nous devons cependant reconnaître qu'au moins

(1) Bucholtz, t. IV, p. 294. — Pastor, *Reunionsbestrebungen*, p. 88. — La réponse des luthériens est dans W. t. XVI, 2281.

(2) *Consilium de emendenda ecclesia*, 1537.

(3) Erl., t. XXV, p. 146.

dans les premiers temps, Paul III essaya sincèrement de faire aboutir une réforme ; il envoya en Allemagne, comme légat, l'évêque de Capo-d'Istria, Vergerius ; celui-ci déclara qu'il venait « non seulement pour prévenir la révolution, mais pour préparer loyalement les esprits au concile projeté (1) ». Malgré cela, il fut froidement reçu en Bavière, où le duc, tout catholique qu'il était, désirait empêcher la réconciliation de l'Empereur avec les Protestants, qui aurait rendu Charles-Quint tout-puissant en Allemagne. François I^{er} tenait pour la même raison à voir éconduire le légat par les princes luthériens, auxquels il ne cessait de faire des avances ; il écrivit au landgrave de Hesse que la France ne consentirait jamais à participer au concile tel que le Pape entendait le réunir, et qu'elle exigerait une entière liberté dans les délibérations (2).

Mais les Luthériens n'avaient pas besoin de ces conseils intéressés pour dire leur pensée au légat, et ils n'y manquèrent point. Vergerius arriva à Wittenberg (3) et invita à déjeuner Luther et Bugenhagen. L'entrevue fut aigre-douce et Luther écrit lui-même à ce sujet : « Pendant tout le repas, je n'ai cessé de lui montrer un Luther des plus désagréables (4) », tandis que le nonce, sans vouloir décider si le Réformateur n'était pas possédé du diable, le déclara un homme présomptueux, plein de malice et parlant un fort mauvais latin (5). Luther promit

(1) Bucholtz, t. IV, p. 301.

(2) Rommel, *Documents*, p. 54.

(3) *Nuntiaturberichte*, t. I, p. 540.

(4) Lettre à Justus Jonas. De W., IV, p. 648.

(5) Sur cette entrevue, voir Laemmer, *Analecta Romana*, p. 128 W. t. XVI, p. 2293 ; Bucholtz, t. IV, p. 302 ; Kuhn, t. III, p. 130.

cependant qu'il irait au concile, dût-il y périr. Mais l'Électeur de Saxe affirma à Vergerius que rien ne pouvait être changé à la doctrine luthérienne, fondée sur le roc de l'Écriture, et qu'elle n'avait pas plus besoin de la censure que de l'approbation de la curie romaine.

Quelle était donc à ce moment l'intention des confédérés de Smalkalde, qui rejetaient de parti-pris les avances du Pape et ses tentatives pour ramener l'union ? Un projet immense avait été conçu par l'Électeur Jean-Frédéric. Comme les Luthériens ne pouvaient admettre que le Pape établît le programme du concile, il résolut de « faire élire parmi toutes les classes de la société des juges doctes et impartiaux, chargés de prononcer souverainement et selon la Parole de Dieu sur tous les points controversés. » — La réunion d'une telle assemblée aurait eu d'immenses conséquences politiques et elle aurait pu jouer un rôle analogue à celui de l'Assemblée nationale française de 1789 ; mais la hardiesse même du projet effraya les Protestants. Au même moment (juin 1536), Paul III envoya aux princes une nouvelle circulaire dans laquelle il convoquait le concile œcuménique pour l'année suivante dans la ville de Mantoue ; il ne fixait pas par avance la manière dont serait tenue cette réunion, et ne faisait aucune allusion aux assemblées précédentes, pour ne pas donner ombrage aux protestants ; mais il disait que l'on devrait s'occuper d'arracher du champ du Seigneur toutes les hérésies et les erreurs qui s'y étaient implantées (1).

Cette convocation fut mal accueillie ; Jean-Frédéric de Saxe donna audience au légat, mais refusa de

(1) *Corp. Ref.*, t. II, p. 982-989, t. III, p. 141.

lire la Bulle et les Brefs du Pape ; quant aux ducs de Poméranie, de Wurtemberg et de Lunebourg, ils firent savoir à Vergerius qu'il pouvait s'épargner la peine de leur faire visite. Le représentant de l'Empereur qui accompagnait le légat n'eut pas plus de succès, en dépit de ses descriptions merveilleuses du concile futur qui pouvait seul, à son avis, refaire de l'Allemagne un bercail paisible. Le Pape, disait-il, est prêt à toutes les concessions : il n'imposera aucun engagement préliminaire aux membres de l'assemblée, et celle-ci sera convoquée, sinon en Allemagne, du moins dans un pays inféodé à l'Empire. Les avis furent très partagés dans le monde évangélique au sujet de la réponse à faire à cette invitation. Les théologiens de la Hesse estimèrent que seul l'Empereur avait le droit de convoquer un concile ; ceux de Nuremberg que, le pape étant Antichrist, on ne devait entamer aucune négociation avec lui ; ceux de Hambourg, qu'il ne fallait se soumettre aux décisions du concile que dans le cas où elles se borneraient à trancher des questions peu importantes. En général, on comprenait parfaitement que ni le Pape, ni ses conseillers ne désiraient un concile, mais qu'ils voulaient pouvoir dire qu'ils avaient fait tout leur possible pour le réunir, et qu'ils n'avaient pu aboutir à cause de la mauvaise volonté des protestants ; c'est pourquoi ils s'efforçaient d'empêcher ces derniers de s'y rendre, en annonçant à l'avance qu'on n'y traiterait ni des affaires de l'Église, ni des griefs des Luthériens, mais uniquement de l'extirpation de l'hérésie. Les théologiens évangéliques, comprenant le stratagème, ne voulurent pas accorder au Pape un triomphe trop facile en refusant de se rendre à sa convocation ; leur conseil presque una-

nime fut donc de ne s'engager à rien, mais de ne rien refuser : il serait bon d'aller au concile pour s'y défendre et protester au besoin, à condition que le Pape promet de ne pas entraver les délibérations. Luther lui-même, peut-être par instinct de combativité, le désirait et se réjouissait de défendre devant la chrétienté les doctrines évangéliques, mais demandait que « la réunion fût convoquée avec droiture et sans fraude par le Pape, afin qu'elle fût réellement et de bonne foi un concile libre et chrétien ». On vit bien vite que cela ne pourrait se réaliser et que le Pape voudrait toujours avoir la haute main sur les délibérations, lui qui exprimait déjà l'idée « qu'il est interdit de faire appel au concile des décisions du Pape » (1) ; Luther dit alors avec raison que « le Pape aimerait mieux perdre toute la chrétienté et laisser se damner toutes les âmes, que de faire quelques réformes dans sa curie et de laisser mettre des bornes à sa tyrannie ».

De leur côté, l'Électeur de Saxe et le landgrave de Hesse étaient contraires à l'envoi de représentants luthériens à Mantoue, jugeant que ce serait reconnaître le pouvoir du Pape, et se déclarer ses sujets ; ils revinrent à l'idée d'un Concile national évangélique, en s'autorisant de ce précédent, que l'Église grecque avait jadis opposé ses conciles à ceux du Pape. Dans la pensée de l'électeur, la réunion devait être convoquée par Luther et par ses « évêques (2) » et présidé par le Réformateur : on y discuterait uniquement sur la base de l'Écriture, sans accorder la

(1) Voir Onophrius Panvinius, *Vita Pauli III.*

(2) On appelait souvent Luther le « Pape Allemand », et Bugenhagen son Cardinal : « Siehe, da fahren der Deutsche Pabst und Cardinal Pomeranus. » W. t. XVI, p. 2294.

moindre autorité aux traditions ou aux décrets des conciles précédents ; on inviterait Charles-Quint à assister aux séances qui se tiendraient dans l'une des grandes villes de l'Empire, par exemple à Augsbourg ; on convoquerait, outre les représentants des états évangéliques, 350 évêques, docteurs, prédicateurs, théologiens et juristes, qui rehausseraient par leur présence l'éclat de l'assemblée (1). L'Électeur songeait même à inviter à son « Concile national » les représentants de la France et de l'Angleterre, qui consentiraient à discuter sur la seule base de l'Écriture Sainte, en dehors des décrets du Pape. Enfin, une armée de quinze mille fantassins et de trois mille cavaliers serait réunie pour empêcher toute tentative violente contre le concile (2). En général, les théologiens se montraient opposés à cet anticoncile qui leur aurait donné l'apparence de vouloir délibérément établir un terrible schisme dans l'Église ; ils maintenaient leur avis qu'il fallait se rendre à Mantoue, pourvu que les luthériens fussent invités aux réunions au même titre que les autres États, et non pas simplement cités à comparaître comme hérétiques (3). Quant aux décrets qui seraient rendus, tout le monde était d'accord pour déclarer que l'on serait en droit de s'opposer par la force à leur exécution, s'ils étaient contraires à l'Évangile ; Luther écrivait au bas d'une délibération des théologiens de Wittenberg : « Moi, Martin Luther, je combattrai par mes prières, et s'il le faut avec le poing. »

La situation des Luthériens était bien singulière à

(1) *Corp. Ref.*, t. III, p. 127, 141.

(2) *Corp. Ref.*, t. III, p. 139. La pièce n'est pas datée. Bretschneider en place la rédaction en août et Ranke en décembre 1536.

(3) *Corp. Ref.*, t. III, p. 119.

ce moment : d'un côté le Pape niait que les hérétiques pussent être cités autrement que comme accusés, et l'Empereur leur demandait d'obéir au concile et à ses décrets, en leur rappelant combien de fois ils avaient demandé la convocation d'une assemblée générale de l'Eglise. Mais il y avait loin du concile libre, chrétien, impartial, réclamé par les Réformateurs, à celui que le Pape voulait réunir pour condamner les protestants. Les théologiens, Luther à leur tête, déclarèrent alors que « l'Evangile n'est pas contraire à une défense légitime ; les Saintes Ecritures font l'éloge des rois qui ont défendu la doctrine et le culte » ; on alla même jusqu'à dire qu'il était licite de se soulever contre l'Empereur lorsqu'il méditait d'exercer un pouvoir tyrannique dans une cause ne relevant pas de son autorité. Ainsi les théories se succédaient parmi les Luthériens, sans que l'on eût encore donné de réponse au sujet de la participation au concile ; il importait d'arrêter une ligne de conduite commune, et l'Electeur de Saxe convoqua une assemblée générale des membres de la Ligue de Smalkalde pour le mois de Février 1537, dans la ville de Smalkalde. Mais avant qu'elle entrât en séance, il était important que l'on eût entre les mains un résumé succinct des points principaux de la doctrine évangélique, soigneusement écrit et appuyé sur la Parole de Dieu, qui pût être présenté à l'Empereur, au concile et aux nations chrétiennes. Depuis longtemps l'Electeur Jean-Frédéric méditait de faire publier un formulaire de ce genre, où seraient consignés les articles de foi. L'assemblée de Smalkalde lui fournit l'occasion de mettre son projet à exécution.

CHAPITRE III

OCCASION ET BUT DES ARTICLES DE SMALKALDE

Au mois d'Août 1536, Luther reçut l'ordre de l'Électeur Jean-Frédéric d'écrire un résumé de la doctrine évangélique (1); il s'agissait d'avoir un exposé net et précis que l'on pût apporter au concile dans le cas où les Luthériens consentiraient à s'y rendre sur la convocation du Pape. Ce qui était demandé à Luther, c'était de dire succinctement tout ce qu'il avait enseigné jusqu'alors, et ce qu'il pourrait affirmer au moment de sa mort et devant le tribunal de Dieu, les points qui devraient être maintenus envers et contre tous, sans souci de la vie et des biens, de la paix ou de la guerre; il devait ensuite indiquer les rares concessions qui pourraient être faites aux catholiques par charité chrétienne et sans se séparer de la Parole de Dieu, et enfin soumettre son travail aux théologiens de Wittenberg, qui diraient leur avis franchement, sans être arrêtés par la crainte de contredire Luther, afin que tout le monde soit unanime à reconnaître ces articles, et qu'il n'y ait pas de dissidents, qui enseignent ensuite le contraire (2). L'Électeur avait compris qu'avant de

(1) Voir Virck, *Zu den Beratungen der Protestanten über die Bullé von 1536*. *Zeitschrift für Kirchengesch.* t. III.

(2) *Corp. Ref.*, t. III, p. 139 et 140.

paraître au concile tous les protestants devaient être unis dans une même foi, sans divergences, afin que la scission qui avait eu lieu à la Diète d'Augsbourg entre les Luthériens et les adhérents de la Tétrapolitaine, ne puisse plus se reproduire et affaiblir le parti. Ce n'était donc pas une nouvelle confession de foi qu'il demandait : rien n'était plus loin de sa pensée ; la Confession d'Augsbourg, qui avait été signée par tous les confédérés de Smalkalde, était intégralement maintenue ; mais en présence des attaques et des critiques incessantes des catholiques, il était nécessaire qu'il y eût un nouvel exposé bien précis de la doctrine ; de plus, bien des princes et bien des villes ayant adhéré au luthéranisme depuis la Diète d'Augsbourg, il était bon de donner un témoignage public de l'unanimité des états confédérés sur le terrain évangélique, et de réduire ainsi à néant les critiques de leurs adversaires qui prétendaient que, pour subsister, ils étaient obligés de tolérer même les folies des Anabaptistes et les doctrines des Zwingliens. L'Électeur demandait à Luther d'avoir achevé cet ouvrage avant le jour de la Conversion de saint Paul (25 janvier) 1537, afin qu'il pût être lu devant l'assemblée des États à Smalkalde.

Dès le 30 août, Luther eut chez lui une conférence avec ses « évêques » Justus Jonas, Bugenhagen, Cruciger, Amsdorf, Spalatin et Mélanchthon, pour s'entendre avec eux, et le chancelier Brück qui avait assisté à leur réunion écrivait le 3 septembre à l'Électeur que le Réformateur était disposé à ouvrir tout son cœur dans l'intérêt de la religion et qu'il rédigerait pour ainsi dire son testament, en exposant les doctrines qu'il avait toujours prêchées et enseignées. Au mois de décembre, les théologiens, con-

sultés à nouveau sur la question du concile, émirent encore une fois l'idée que les Luthériens devraient y prendre part et ne pas se séparer définitivement du reste de la chrétienté (1) ; il fallait donc se hâter de rédiger les articles, et Jean-Frédéric écrivit de nouveau à Luther, le 11 décembre 1536, pour le presser ; en même temps il demandait à Amsdorf et à Spalatin de se rendre à ses frais à Wittenberg (2) pour approuver ces articles, ou pour exposer les changements qu'ils désireraient y introduire (3). Luther se mit à l'ouvrage, et écrivit en quelques jours, pour ainsi dire d'un seul jet et presque sans ratures, les articles demandés. Avant la fin de l'année, Spalatin, Amsdorf, Agricola, Jonas, Bugenhagen, Cruciger et Mélanchthon se réunissaient de nouveau chez lui, et il leur donnait lecture des articles qui furent approuvés et signés de suite, presque sans changement. Le 3 janvier 1537 Luther les envoyait à l'Électeur avec une lettre dans laquelle il déclarait que personne ne devait se croire engagé par ces articles, si ce n'est ceux qui y adhéreraient volontairement : on avait accusé les « moines » de mettre en péril les princes et les états par l'intransigeance de leurs doctrines ; ils ne voudraient pas qu'une telle accusation fût véritable et se déclareront seuls responsables de ces articles ; l'Électeur sera donc libre d'accepter ou de repousser tout ou partie de ces Articles (4).

Ce fut Spalatin qui fut chargé de porter le nouvel écrit à Weimar auprès de l'Électeur, et celui-ci répondit à Luther dès le 7 janvier. Dans sa lettre il

(1) *Corp. Ref.*, t. III, p. 126 ; Burkhardt, p. 271.

(2) Amsdorf était prédicateur à Magdebourg et Spalatin à Altenbourg.

(3) Burkhardt, p. 271.

(4) Luther, *De W.*, t. V, p. 45.

remercie Dieu d'avoir accordé à Luther la force de composer cet admirable ouvrage, et il témoigne sa joie de l'unanimité des théologiens à le signer ; quant à lui il restera fidèle à tous ces articles, qui sont tellement fondés en Christ, que les portes de l'enfer et encore moins le Pape et son concile ne prévaudront contre eux. Les hommes qui prétendent que Luther et les autres prédicateurs sont des fauteurs de désordre, ne sont eux-mêmes que des ennemis de l'Évangile, auxquels il serait indifférent d'être assujettis au Pape ou aux Turcs ; la conviction de l'Électeur est que tout ce que Luther tire de la Parole de Dieu est divin et qu'il faut le soutenir devant les hommes sous peine d'être renié par Christ ; il a lu les articles deux fois, et, bien que laïque, il est persuadé qu'ils sont conformes à la Confession d'Augsbourg ; il est donc prêt à les soutenir à la face du concile et de l'univers entier, demandant à Dieu de le maintenir, lui, ses frères et ses enfants, dans cette foi... Quant aux dangers qu'ils pourront courir, il s'en remet à la grâce de Dieu (1).

Pendant ce temps les membres de la Ligue s'assemblaient à Smalkalde pour délibérer sur la position à prendre vis-à-vis du concile ; jamais encore la Ligue n'avait été si puissante et ses membres comprirent qu'ils n'avaient plus rien à redouter ni de l'Empereur, ni du Pape, ni de personne ; la réunion comprenait 17 princes : l'Électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, le duc de Brunswick-Grubenhagen, les ducs Ernest et Frédéric de Brunswick-Lunebourg, les ducs de Poméranie et de Wurtemberg, les trois princes d'Anhalt, les comtes de Mansfeld, de Schwarz-

(1) La lettre est dans Kolde, *Analecta*, 1883, p. 285.

bourg et de Nassau-Sarrebrück ; les ambassadeurs du roi de Danemark, des ducs de Mecklembourg, de Liegnitz et de Deux-Ponts, des margraves G. et H. de Brandebourg, et les délégués de 29 villes : Nuremberg, Wissembourg, Windsheim, Strasbourg, Augsbourg, Ulm, Francfort, Memmingen, Esslingen, Hambourg, Brunswick, Minden, Soest, Nordhausen, Constance, Kempten, Reutlingen, Lindau, Isny, Bieberach, Heilbronn, Schwäbisch-Hall, Brême, Magdebourg, Lübeck, Hanovre, Goslar, Göttingue, Eimbeck : enfin 40 théologiens et professeurs assistaient aussi au congrès, qui constituait une véritable assemblée nationale de l'Allemagne protestante. Les Articles rédigés par Luther y furent lus et approuvés ; mais leur rédaction devenait fort inutile, car il paraissait peu probable, après les délibérations de l'assemblée, que les protestants allassent jamais au concile ; on rejeta même en principe l'autorité impériale : Le vice-chancelier de l'Empereur, Held, ayant reproché aux confédérés d'avoir reçu dans leur sein de nouveaux membres, malgré les clauses du traité de Nuremberg, il lui fut répondu qu'ils ne pouvaient empêcher ceux qui le désiraient de venir à eux (1). Les États se refusèrent également à reconnaître l'autorité de la Chambre impériale (2), alléguant que la majorité de ses membres étaient des papistes et qu'ils jugeaient autant d'après le droit canon que d'après le droit civil ; quant à l'organisation ecclésiastique, les princes et les villes avaient le droit et le devoir de supprimer

(1) Cf. Baumgarten, *Deutsche Zeitschrift für Geschichtswissenschaft*, t. VI, p. 281. Voir aussi Sleidanus, livre IX, à la fin. Seckendorf, t. III p. 100, et Rommel : *Phil. de Hesse*, t. I, p. 406, t. II, p. 369.

(2) Voir Hortleder, 1^{re} partie, livre I, chap. 25 à 29 ; W., t. XVI, p. 2426 ; Seckendorf, t. III, p. 143. Sleidanus, livre XI.

le faux culte et de chasser les prêtres idolâtres de leur territoire (1). Quant au concile, Mélanchthon, toujours timide, aurait voulu que l'on ne rejetât pas complètement l'invitation du Pape, mais il ne fut pas écouté, bien plus, c'est lui qui fut chargé de rédiger la réponse, ce dont il s'acquitta sans enthousiasme (2), mais d'une manière claire et énergique : Le Pape en traitant la doctrine évangélique d'hérétique, l'a condamnée avant la réunion du concile ; si à leur tour les Protestants l'accusaient de soutenir une doctrine impie, le Pape s'attribuerait le droit de les condamner, d'intelligence avec ses évêques... De plus les princes ne regardent pas Mantoue comme un lieu propice à la réunion ; enfin ils sont persuadés que leur doctrine est parfaitement orthodoxe et qu'elle est la pure et vraie doctrine de l'Église de Jésus-Christ ; ils n'ont proposé aucun nouveau dogme, mais ils se sont bornés à expliquer et à remettre en lumière la doctrine de la vraie Église ; ils ne sont pas responsables de la scission et sont fermement résolus à ne jamais se séparer de l'unité catholique (3). Le résultat de l'assemblée de Smalkalde (4) fut que tous les membres se promettaient un mutuel appui ; aucun d'eux ne devait répondre à la convocation, même si le Pape offrait une voix délibérative à chaque membre laïque et promettait de trancher les questions débattues par les textes mêmes de la Sainte Écriture. Et l'on avait raison d'en agir ainsi, car dans toutes les

(1) Voir un résumé des délibérations de l'assemblée dans le rapport du délégué strasbourgeois, Mathieu Pfarrer, dans *Strassb. pol. Corr.*, t. II, p. 439.

(2) Voir sa lettre à Camerarius, *Corp. Ref.*, t. III, p. 35.

(3) Cf. Pastor, *Reunionsbestrebungen*, p. 93.

(4) Recez des États de Smalkalde (mars 1537). Archives de Francfort.

délibérations d'un concile convoqué et présidé par le Pape en Italie, les catholiques auraient eu la majorité, les luthériens n'auraient pu se faire écouter, et, s'ils avaient reconnu la légalité de la convocation, ils se seraient vu infailliblement condamner par « leur propre concile », ainsi que n'auraient pas manqué de leur dire leurs adversaires. Il valait donc mieux s'abstenir, et cette nouvelle tentative d'entente entre les deux Églises échoua. Désormais il n'y aura plus de conciliation à espérer entre catholiques et luthériens. Mais si tous les projets de participation au concile s'étaient envolés en fumée, il en restait cependant un monument immortel : les Articles que Luther avait rédigés pour être soumis au concile projeté, et qui sont restés l'une des plus belles définitions de la foi de l'Église luthérienne.

CHAPITRE IV

LES « ARTICLES » DE LUTHER

Ces Articles sont courts, et Luther avait bien répondu à la pensée de l'Électeur en faisant un résumé succinct, ne laissant aucune place à l'équivoque, de la doctrine luthérienne ; ce résumé, écrit en quelques jours, presque au courant de la plume, porte l'empreinte du maître, dans la pensée comme dans le style, et le lecteur ne peut s'empêcher d'être empoigné par la puissance de ses arguments et la netteté de ses déclarations.

Dans la préface (1) Luther expose le but de ses Articles, écrits en vue du concile projeté par le Pape, auquel il ne croit plus d'ailleurs : « Comme je mourrai certainement avant qu'un concile se réunisse (je le prévois et l'espère), car les misérables ennemis de la lumière et du jour se donnent une peine inouïe pour retarder et empêcher le concile, je voudrais qu'au moins mes survivants aient de moi un témoignage et une confession, qu'ils puissent produire avec celle que j'ai publiée auparavant. à laquelle, avec l'aide de Dieu, je suis resté et resterai toujours fidèle. » Il expose ensuite les raisons pour lesquelles il au-

(1) La préface ne figure pas dans les manuscrits primitifs, elle ne fut écrite par Luther que l'année suivante (1538), lorsqu'il fit imprimer ses Articles.

rait souhaité la réunion du concile : « Je suis vivement partisan de la réunion d'un concile vraiment chrétien, qui aplanirait bien des difficultés. Ce n'est pas pour nous que je le réclame, car nos Églises, par la grâce de Dieu, possèdent aujourd'hui le pur Évangile et n'ont plus rien à attendre d'un concile ; mais il y a dans les diocèses tant de paroisses délaissées qu'on en est écœuré ; ni les évêques, ni les chanoines ne s'inquiètent de savoir comment vivent ou meurent les pauvres gens pour lesquels pourtant le Christ est mort... Aussi je me demande avec angoisse si le Christ ne va pas convoquer contre l'Allemagne un concile d'anges, qui nous détruira tous de fond en comble, comme Sodome et Gomorrhe, parce que nous nous moquons si audacieusement de son saint nom sous prétexte de concile. . »

« Outre ces affaires d'Église si urgentes, il y aurait aussi à opérer dans la vie civile des réformes importantes et nombreuses : Là règne la division entre les princes et les États ; l'usure et l'avarice ont tout envahi comme un déluge et sont devenus le droit, ainsi que la frivolité, la débauche, le luxe de toilette, la bonne chère ; les vices s'étalent partout, de telle sorte que dix conciles et vingt Diètes ne parviendraient pas à rétablir l'ordre. Si le concile voulait aborder tout ce qui est contraire à la volonté de Dieu dans le domaine ecclésiastique et dans le domaine politique, il serait surchargé de besogne, et l'on n'aurait pas le loisir de se livrer à des discussions puériles et ridicules sur la longueur des vêtements d'église, le diamètre des tonsures, la largeur des ceintures, ou sur les chapeaux des évêques et des cardinaux, sur leurs étoles, leurs crosses et autres vanités... Du moment que nous avalons les chameaux pour

couler le moucheron, que nous laissons en place la poutre pour nous occuper de la paille, il n'y a pas de raison pour ne pas accepter aussi le concile. »

On le voit, Luther, dans sa préface, écrite d'ailleurs un an après l'assemblée de Smalkalde, a perdu l'espoir de voir aboutir le concile véritablement chrétien et réformateur que demandaient les protestants, et il conclut ainsi : « O doux Seigneur Jésus, tiens toi-même le concile et sauve-nous par ton avènement glorieux. Tout est perdu avec le Pape et les siens ; ils ne veulent pas de toi. Aide nous donc toi-même, nous pauvres et misérables, qui soupignons vers toi et te cherchons de tout notre cœur, selon la grâce que tu nous a donnée par ton Saint-Esprit, qui vit et qui règne avec toi et le Père, éternellement béni. Amen. »

Les Articles se divisent en trois parties :

A. Les points capitaux de la majesté divine.

B. L'œuvre de Jésus, la Rédemption.

C. Le péché, la Loi, l'Évangile.

A. Les points capitaux de la majesté divine.

Cette partie est sommairement indiquée, puisque tout le monde était d'accord sur ces points fondamentaux. Le symbole apostolique, celui d'Athanase, étaient universellement reconnus, et les définitions du Petit Catéchisme sur ce point n'étaient pas contestées par les Catholiques.

B. L'œuvre du Christ, la Rédemption.

Luther commence par donner « l'Article premier et fondamental » de la foi protestante. C'est pourquoi tout ce qui n'y sera pas conforme devra être impi-

toyablement rejeté. Voici cet article : « Jésus-Christ, notre Seigneur et Dieu, est mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification (1), et lui seul est l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde (2) ; Dieu a mis sur lui les péchés de nous tous (3). De plus : tous ensemble sont pécheurs et sont justifiés sans aucun mérite de leur part, par sa grâce, par la rédemption de Jésus-Christ, en son sang, etc. (4). Comme il faut croire cela, et qu'on ne peut l'acquérir, le saisir par aucune œuvre, ni loi, ni mérite, il est clair et certain que cette foi seule nous justifie, selon cette déclaration de Saint Paul : « Nous estimons que l'homme est justifié par la foi, sans les œuvres de la loi (5) » ; et : « afin que lui seul soit juste et justifie celui qui croit (6). »

« De cet article on ne peut s'écarter ni rien en céder, fussent s'écrouler les cieux, la terre et toutes choses. Car il n'y a pas d'autre nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés (7), et nous avons la guérison par ses meurtrissures (8). C'est sur cet article que se fonde tout ce que nous enseignons et vivons, contre le Pape, le Diable et le monde. »

Après avoir donné cette définition, Luther énumère tout ce qui est en contradiction avec elle dans l'Église catholique et qui doit être rejeté, sans concessions possibles : c'est d'abord la Messe : « La Messe est la plus détestable et la plus terrible des abominations papales ; on admet que ce sacrifice, accompli même par un impie et par un drôle, peut sauver l'homme de ses péchés, aussi bien dans cette vie que dans le

(1) Rom., 4, 24. — (2) Jean, 1, 29. — (3) Esaïe, 53, 6. — (4) Rom., 3, 23. — (5) Rom., 3, 28. — (6) Rom., 3, 26. — (7) Actes, 4, 12. — (8) Esaïe, 53, 3.

purgatoire, alors que l'Agneau de Dieu seul peut et doit nous sauver. »

Si les papistes étaient raisonnables, on pourrait discuter avec eux et leur montrer que la Messe est inutile et que personne ne sera damné pour l'avoir méprisée, puisque la Parole de Dieu est muette à son sujet ; mais ils ne veulent rien entendre : « Le concile voudra surtout maintenir la Messe ; si par impossible il cédaît sur les autres articles, il ne pourrait pas nous céder sur celui-ci. Le cardinal Campegius disait à Augsbourg qu'il aimerait mieux se laisser mettre en pièces que d'abandonner la Messe ; et moi, avec l'aide de Dieu, je me laisserai plutôt brûler vif, que d'admettre que l'œuvre d'un diseur de Messes quelconque soit égale ou même supérieure à celle de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ. » De plus, la Messe, cette queue du serpent, a engendré toute la vermine et les ordures de l'idolâtrie ; on s'est attaqué au purgatoire avec les messes pour les trépassés, les vigiles, les septième et trentième jours et les bouts de l'an ; enfin avec les semaines ordinaires, le jour des morts et le bain des âmes, de sorte que la Messe n'est plus guère célébrée que pour les morts, quand pourtant Christ n'a institué le sacrement que pour les vivants. Il faut donc regarder le purgatoire avec toutes ces cérémonies et tous ces cultes qui y tiennent comme une pure fantasmagorie du Diable. » Luther montre ensuite que le passage de Saint Augustin sur lequel les papistes ont fondé « leur exécrable, sacrilège et maudite foire aux Messes pour les âmes », est faussement interprété. Du reste il n'est pas possible d'admettre comme articles de foi toutes les affirmations des Pères ; « seule la parole de Dieu doit établir des articles de foi ; en dehors d'elle, personne, pas même un ange. »

« Ces mauvais esprits ont inventé encore des friponneries variées : ils ont montré les âmes des défunts qui apparaissaient pour exiger des messes, vigiles, pèlerinages et aumônes de toutes sortes, avec des mensonges et des filouteries détestables, — et nous devrions admettre toutes ces choses comme articles de foi, parceque le Pape les approuve ! » Quant aux pèlerinages : « Pourquoi abandonner nos paroisses, la Parole de Dieu, nos familles, auprès desquelles le devoir nous retient, pour courir aux duperies inutiles et dangereuses du Diable ? » Quant aux confréries, elles se sont partagé par contrat toutes les messes et bonnes œuvres en faveur des vivants et des morts ; pour le culte des reliques, « il est fondé sur des inepties : on a trouvé souvent des os de chien ou de cheval parmi les saintes reliques, et le Diable se réjouit de ces insanités. » Quant aux indulgences données aux vivants et aux morts (mais pour de l'argent), « c'est ce misérable Judas, le Pape, qui vend là les mérites de Christ, en même temps que ceux de tous les saints et de toute l'Église.... Les mérites de Christ ne s'acquièrent ni par des œuvres, ni pour de l'argent, mais par la foi, par grâce, sans aucun mérite ni argent ; ils sont offerts, non par la puissance du Pape, mais uniquement par la prédication et la Parole de Dieu ; de même l'invocation des saints n'est qu'une idolâtrie stérile et contraire à l'Évangile. »

3. « Les Couvents pourraient être conservés si on leur rendait leur destination primitive : celle de former des hommes instruits et des femmes chastes ; on pourrait y former des pasteurs, des prédicateurs, de bons administrateurs pour les villes et les campagnes, et des jeunes filles bien élevées, aptes à devenir de bonnes mères de famille et de bonnes ménagères ;

mais les papistes ne veulent pas de telles institutions ; il vaudra dès lors mieux les abolir, plutôt que de voir des gens préférer la vie monastique avec son culte idolâtre à la condition ordinaire des chrétiens, aux devoirs institués par Dieu. »

4. Nous arrivons à un article capital, celui du Pape et de l'autorité qu'on pourrait lui accorder. Luther la supprime complètement, et s'exprime avec énergie sur le rôle du souverain pontife : Le Pape, qui n'est qu'évêque de Rome, ne veut plus qu'aucun évêque l'appelle « frère », mais « très gracieux Seigneur », ce dont nous n'avons nulle envie, car « tous ses actes entrepris en vertu de son pouvoir mensonger, insolent, infâme, usurpé, sont diaboliques... ils ne tendent qu'à la ruine de notre Église et de l'article fondamental de notre foi. Dans toutes ses bulles, il rugit comme un lion (1), criant qu'on ne sera sauvé que par la soumission à ses volontés, à ses paroles et à ses actes, ce qui revient à dire : Tu as beau croire au Christ, trouver en lui ce qui est nécessaire au salut, cela ne te servira de rien, si tu ne m'es soumis comme à ton Dieu... La sainte Église restera grande sans cette tête, et elle serait devenue plus grande si le Diable n'y avait ajouté cette tête ; la papauté est inutile à l'Église, ne remplit aucune fonction chrétienne, et l'Église peut et doit subsister sans elle. » Luther ne veut même plus reconnaître au Pape le droit d'être le chef de l'Église *jure humano*, car si on lui obéissait en vertu du libre consentement des hommes, on le mépriserait bien vite, et l'anarchie augmenterait encore dans l'Église. D'ailleurs il est inutile d'insister sur ce point, car le Pape ne voudra

(1) Apoc., 12, 1.

jamais consentir à reconnaître qu'il n'est pas placé *jure divino* à la tête de l'Église. Voici la conclusion de l'article sur le Pape : « Le Pape est le vrai Antichrist ; il se met au-dessus du Christ et s'élève contre lui, en n'accordant pas le salut à ceux qui ne croient pas en son pouvoir ; or ce pouvoir ne lui est conféré par aucune ordonnance divine ; il consiste donc à s'élever au-dessus de Dieu (1). Les Turcs et les Tartares eux-mêmes n'agissent pas ainsi, et permettent à chacun de croire en Jésus selon sa conscience et ne réclament que l'obéissance corporelle ; au contraire le Pape ne tolère pas la foi en Jésus et dit : On ne peut être sauvé que si l'on m'obéit. C'est à quoi nous nous refusons.... Le Pape nous apparaît comme le Diable lui-même quand il répand contre Dieu ses mensonges sur la messe, le purgatoire, les vœux religieux, le mérite des œuvres et le culte de la vanité ; quand il condamne, torture et extermine tous les chrétiens qui n'exaltent pas son exécrable autorité et ne la mettent point au-dessus tout. Aussi, de même que nous ne pouvons adorer le Diable comme notre Seigneur, nous ne pouvons obéir à son représentant sur la terre, le Pape ou Antichrist, dont les attributs pontificaux sont le mensonge et le meurtre, et la damnation éternelle des âmes. »

Tels sont les quatre articles sur lesquels aucune concession ne pourra être faite : « Ils suffiront, dit Luther, à nous faire condamner au concile.... Nous devons avoir la confiance que le Christ a commencé le combat avec le Diable et qu'il le réduira de nouveau au silence par son Esprit et par son avènement. Devant ce concile nous n'aurons pas affaire à une

(1) II, Thess., 2, 4.

autorité temporelle, comme à Augsbourg (où l'Empereur nous laissa avec bonté exposer nos doctrines), mais au Pape, au Diable lui-même, qui, sans nous écouter, voudra nous condamner, nous massacrer ou nous contraindre à l'idolâtrie. Bien loin d'aller lui baiser les pieds en l'appelant « Très gracieux Seigneur », nous lui envoyons ce salut que, selon Zacharie, l'ange adresse au démon : « Que Dieu te confonde, Satan ! (1). »

C. Le Pêché, la Loi, l'Évangile

Dans sa troisième partie, Luther aborde une série d'articles qui pourraient être discutés au concile ; mais il prévoit qu'on ne s'en occupera guère, car il s'agit ici de la conscience humaine, dont « le Pape et sa cour se soucient fort peu, car pour eux la conscience n'est rien, l'argent, les honneurs, le pouvoir sont tout. »

1. Le premier article traite du Pêché ; il expose la doctrine du péché originel d'après Saint-Paul (2) et réfute les doctrines des scolastiques, qui sont « des doctrines païennes ; si elles sont justes, Christ est mort en vain, puisqu'il n'y a ni mal ni péché dans l'homme ; ou bien Christ n'est mort que pour notre corps, puisque notre âme est pure, et notre corps seul tributaire du péché.

2. La Loi fut donnée, à l'origine, par Dieu pour détourner l'homme du péché par la menace du châtiment et la promesse de la grâce ; mais ce rôle ne dura pas, à cause de la corruption humaine ; bien des hommes se révoltèrent contre la Loi qui leur

(1) Zachar., 3, 2.

(2) Rom., 5, 12.

interdisait ce qu'ils aimaient et leur ordonnait ce qu'ils haïssaient ; d'autres, aveugles et présomptueux, pensèrent accomplir la Loi par leurs propres forces : « L'office de la Loi, c'est de révéler à l'homme le péché originel et ses conséquences... il est alors terrifié, humilié, découragé, angoissé, et peut être amené à la repentance. »

3. L'article sur la Pénitence est très développé, car après avoir exposé ce que doit être la véritable repentance, Luther la compare avec la pseudo-pénitence des papistes : « C'est par les foudres de la Loi que Dieu frappe les pécheurs avérés et les hypocrites, en déclarant qu'il n'y a pas un seul juste... Elle produit la *passiva contritio*, qui est la douleur du cœur, le regret, le sentiment de la mort ; alors seulement commence la vraie repentance : l'homme est contraint d'entendre ce jugement : « Vous êtes tous mauvais, les pécheurs manifestes aussi bien que les saints, et vous devez changer votre vie... Devenez des hommes nouveaux et croyez à la promesse de l'Évangile... » Si la Loi remplit seule son rôle, sans l'Évangile, elle n'apporte que la mort et l'enfer... ; mais l'Évangile vient nous apporter la consolation, le pardon et nous délivrer de la captivité du péché par la Parole et les Sacrements... Les papistes ne connaissent pas la vraie pénitence, car ils ne savent pas ce que c'est que le péché originel : ils prétendent que les aptitudes naturelles de l'homme sont restées bonnes... et que Dieu accorde sa grâce à quiconque agit dans la mesure du possible, suivant son libre arbitre. » La pénitence, pour eux, se divise en trois parties : contrition, confession et satisfaction ; Luther fait successivement la critique de chacun de ces stades : « La contrition est un acte artificiel, vain et

imaginaire, émanant des forces propres de l'homme étranger à Christ et à la foi, et qui pousse les, pécheurs à rire plutôt qu'à pleurer en songeant à leurs convoitises ou à leurs rancunes satisfaites. C'est une hypocrisie... qui produit le chagrin de n'avoir pu pécher davantage... » La confession, pour les papistes, n'est qu'une œuvre méritoire : mieux on se confesse, mieux on sera vu de Dieu ; Jésus est absent dans cet acte. On ne saurait énumérer les massacres, les tromperies, les idolâtries qui ont leur origine dans la confession. La satisfaction est encore pire. Personne ne sachant ce qu'il devait faire pour racheter ses péchés, on institua une satisfaction légère : cinq *Pater*, un jour de jeûne ; le surplus de la pénitence s'accomplirait au purgatoire ; mais comme les pécheurs ne pouvaient, dès lors, savoir quand ils sortiraient du purgatoire, le Saint-Siège vint au secours de la pauvre Église en inventant les indulgences, grâce auxquelles il remettait l'expiation, d'abord pour sept ans, puis pour cent ans, etc... Les évêques et les cardinaux se les distribuaient ; quant au Pape, il se réservait le droit de donner l'indulgence plénière ; quand il vit que son invention lui rapportait de l'argent, il imagina le jubilé, l'année d'or, c'est-à-dire qui rapportait de l'or (1), où tous les péchés étaient pardonnés à Rome : les gens y coururent pour soulager leurs consciences de leurs fardeaux : c'était le moyen de mettre la main sur tous les trésors de la terre ; le Pape se dépêcha de multiplier les jubilé, mais plus il engloutissait d'argent, plus son gosier devenait avide ; il envoya donc ses légats porter ces jubilé dans tous les pays, jusqu'à ce que chaque

(1) Il y a ici un jeu de mots intraduisible : *Jubeljahr*, *Guldenjahr*.

église et chaque maison eût son année d'or, et finalement, il alla faire du fracas jusqu'au purgatoire parmi les morts, avec ses fondations de messes et de vigiles, puis avec ses indulgences et son jubilé. Il en arriva à juger les âmes si peu précieuses, qu'il leur remettait tous leurs péchés pour six écus ». Ensuite, il s'attaque à l'imputation, moyennant finance, des mérites des saints ; personne n'a de mérites à céder, car tous les hommes, sans exception, sont pécheurs et doivent se repentir et renier tout ce qu'ils sont, en pensées, en paroles ou en actions ; cette pénitence, cette lutte avec le péché doit durer toute la vie, avec l'assistance du Saint-Esprit. « Cette doctrine est inconnue du Pape, de ses théologiens et de ses juristes ; elle vient du ciel, elle est révélée par l'Évangile et elle est traitée d'hérésie par tous ces saints qui ne connaissent pas Dieu. »

Les articles 4, 5, 6, 7 traitent de l'Évangile, du Baptême, de la Sainte-Cène, du Pouvoir des Clefs. L'Évangile nous annonce la rémission des péchés : le baptême est la parole de Dieu unie à l'eau (*lavacrum in verbo*), suivant l'institution divine. Quant à la Cène, « le pain et le vin sont le vrai corps et le vrai sang de notre Seigneur, qui sont reçus, non seulement par les chrétiens pieux, mais aussi par les impies :... Nous condamnons ceux qui interdisent arbitrairement la communion sous les deux espèces.... Pour ce qui est de la transsubstantiation, nous rejetons les subtilités des sophistes qui prétendent que dans l'Eucharistie le pain et le vin perdent leur nature et leur substance et qu'il n'en reste que la forme et la couleur. » Le pouvoir des clefs, ou puissance de lier ou délier les péchés, a été donné par le Christ à son Église.

Les articles 8 et 9 parlent de la Confession et de l'Excommunication, en s'en tenant à la Confession d'Augsbourg. A propos de la confession, Luther fait une sortie contre les illuminés, ou spirituels, qui se flattent d'avoir reçu le Saint-Esprit sans le concours de la Parole; ils sont semblables au Pape qui prétend que tous ses décrets sont inspirés par le Saint-Esprit, même s'ils contredisent l'Écriture et la Parole de Dieu. « Tout cela vient de l'antique serpent qui voulut faire d'Adam et Ève des illuminés, confiants en leur esprit et leur justice propres. »

Dans l'article 10, à propos de l'ordination et de la vocation, il est dit que, si les évêques remplissaient leurs devoirs de serviteurs de l'Église et de l'Évangile, on pourrait leur conserver, par amour pour la paix, la fonction de consacrer les pasteurs; mais comme ils ne remplissent pas leurs devoirs dans l'Église, qu'ils se contentent d'être des seigneurs mondains et persécutent même ceux qui veulent remplir ces devoirs, il faut leur enlever ce pouvoir.

L'article 11 s'élève contre l'interdiction du mariage des prêtres, qu'il traite de doctrine de démons. L'article 12 définit l'Église, qui ne réside pas « dans les surplis, les tonsures, les chasubles, ni dans les cérémonies étrangères à l'Écriture, mais dans la Parole de Dieu et la vraie foi. » L'article 13 parle de la Justification devant Dieu, et des bonnes œuvres qui doivent découler de la foi, de la nouvelle naissance et de la rémission des péchés, mais dont nous ne pouvons nous glorifier, car elles ne sont rien en dehors de la grâce et de la miséricorde. La foi n'est pas véritable si elle n'est pas suivie de bonnes œuvres. Enfin les articles 14 et 15 repoussent les Vœux monastiques et les Traditions humaines.

Luther conclut ainsi : « Voilà ce que je dois maintenir, et maintiendrai jusqu'à la mort avec l'aide de Dieu ; je n'y vois aucune concession à faire, mais si quelqu'un le jugeait possible, qu'il agisse selon sa conscience. Il y aurait encore à examiner le sac à malices du Pape, rempli de prescriptions sottes ou puériles ; dédicaces d'églises, baptêmes de cloches ou d'autels.... consécration de cierges, de rameaux, de gâteaux, de céréales, de parfums, qui ne sont pas des consécration, mais des caricatures et des impostures : Nous ne devons donc rien connaître de tout cela. »

CHAPITRE V

CARACTÉRISTIQUE DES ARTICLES DE SMALKALDE

Les Articles de Luther n'étaient pas destinés à devenir une Confession de foi officielle de l'Église, au même titre que la Confession d'Augsbourg ; peut-être l'intention primitive de l'Électeur de Saxe avait-elle été de les faire reconnaître et signer par tous les évangéliques, pour montrer l'union étroite qui régnait entre eux ; mais il dut y renoncer, lorsque l'œuvre du Réformateur fut soumise aux confédérés de Smalkalde, le 18 Février 1537 ; en effet, il n'y avait plus dans cet écrit le moindre ménagement pour le Pape, pour les catholiques ; les adopter, c'était rompre définitivement avec l'Église, et refuser de paraître au concile, et bien des esprits hésitaient encore à faire le pas décisif. De plus, il n'y avait plus le moindre ménagement pour les Sacramentaires, et ceux d'entre eux qui avaient pu signer la Confession d'Augsbourg auraient hésité à signer les articles de Luther.

Toutes ces raisons firent que l'on jugea plus sage de s'en tenir aux livres qui avaient déjà été soumis à Charles-Quint à Augsbourg, la Confession et l'Apologie, qui du moins laissaient encore une porte ouverte à la conciliation. Les Articles furent donc regardés simplement comme l'expression, le résumé de la foi

de Luther, et c'est précisément ce qui fait leur intérêt pour nous. Les théologiens qui le voulurent, les signèrent, mais nul n'y fut contraint; d'ailleurs Luther lui-même avait dit : « Voilà les articles que je dois maintenir; mais si quelqu'un pense pouvoir faire quelque concession, qu'il agisse selon sa conscience. » La Confession d'Augsbourg et l'Apologie restèrent les confessions officielles (1); les Articles ne furent même jamais discutés, car, dès le début de la réunion, Luther tomba gravement malade et quitta la ville de Smalkalde pour aller, pensait-il, mourir chez lui.

Les *Articles* renferment toute la doctrine de Luther exposée de la façon la plus claire et la plus intelligible. Leur auteur expose dans ces quelques pages toutes les idées pour lesquelles il a combattu pendant sa carrière, et dont il ne se départira jamais. Il dégage la religion chrétienne de l'immense système de grâces, de pratiques extérieures, d'expiations et de consolations, établi pour l'Église catholique et il la rétablit dans sa simple grandeur. La religion est la foi vivante au Dieu vivant qui s'est révélé en Jésus-Christ et a ouvert son cœur. Objectivement elle est Jésus-Christ, subjectivement elle est la foi; mais son contenu c'est le Dieu qui fait miséricorde, c'est par conséquent le pardon des péchés qui comprend l'adoption et le salut : nous pouvons avoir une confiance immuable en Dieu qui s'est donné en Jésus-Christ pour être notre Père, et nous avons une certitude personnelle de la foi, car Christ se fait garant pour nous par l'œuvre qu'il a accomplie. Croire ne signifie donc plus obéir aveuglément à un système

(1) Voir la lettre de Veit Dietrich : *Mihi quoque placuit ut omissis istis articulis Lutheri, simpliciter Confessioni Augustanæ et Concordiæ subscriberent omnes. Corp. Ref., t. III, p. 371.*

fallacieux établi par les hommes, mais avoir la certitude du pardon des péchés annoncé par l'Évangile, qui crée l'homme à nouveau et le renouvelle tout entier ; il faut donc abattre tout l'édifice sacrilège élevé par les papistes et établir la foi de l'Église sur cet article capital : « Tous les hommes sont pécheurs et justifiés sans nul mérite de leur part, par grâce, par la Rédemption de Jésus-Christ, en son sang. »

Cette doctrine était aussi celle de la Confession d'Augsbourg, mais elle est exposée ici par Luther d'une manière beaucoup plus claire, sans ambages ni circonlocutions. Dans la Confession d'Augsbourg, nous trouvons l'empreinte du timide Mélanchthon : il est pacifique, modéré, et cherche encore à maintenir l'unité de l'Église : « Il ne me semble pas, dit-il lui-même, qu'il soit possible de s'exprimer avec plus de modération ; j'ai été plus doux que ne le méritait la haine de nos adversaires ; je n'ai voulu réunir que les choses les plus importantes. » Dans les *Articles*, au contraire, nous trouvons Luther tout entier, avec son énergie habituelle et son parti pris de braver les attaques de ses ennemis, avec la confiance que le Christ combattrait pour lui. Il disait, en parlant de Mélanchthon et de sa Confession : « Je n'aurais pas pu marcher aussi doucement » — et c'est en effet là ce qui distingue les deux écrits. Luther brise définitivement avec le catholicisme, il ne veut plus avoir affaire aux papistes, « ces démons incarnés », il est inutile de les ménager davantage, car ils ne veulent pas connaître l'Évangile et ils repoussent le Christ. Nous retrouvons le Luther des 95 Thèses, dont les déclarations retentissaient comme un coup de foudre à travers toute l'Allemagne et donnaient le signal de la révolte contre les abus de l'Église romaine ; et

pourtant, en 1517, il ne songeait pas encore à rompre avec Rome, il se proposait seulement de rendre le Pape à ses évêques attentifs aux erreurs qui s'étaient produites peu à peu dans l'Église, espérant qu'ils s'empresseraient aussitôt de les supprimer et que tout irait pour le mieux ; il pensait encore que ces erreurs, ces vices, ces abus étaient de l'ivraie semée pendant le sommeil des évêques, et qu'il serait facile de l'arracher. En 1537, tout est fini avec le Pape ; non seulement Luther ne veut plus le reconnaître pour le chef de l'Église *jure divino*, mais il affirme que si même le Souverain Pontife consentait à ne plus exercer ses pouvoirs que *jure humano*, il n'en serait pas moins inutile et nuisible à la chrétienté. Et même, si l'on compare les idées de Luther de 1537 avec celles de 1530, on voit que dans ces quelques années il a parcouru un chemin immense ; lorsque Mélanchthon eut achevé la *Confession*, Luther la lut et écrivit à ce sujet : « Elle me plaît, je n'ai rien à y changer, ni à y corriger. » « Et pourtant Mélanchthon avait à dessein omis de faire allusion au pouvoir du Pape, afin de ne pas froisser les sentiments des catholiques, et de permettre de s'entendre peut-être sur les pouvoirs du Souverain Pontife. Au contraire, les Articles sont dirigés tout entiers contre le Pape dont le pouvoir tombe en ruines devant l'attaque formidable de Luther ; presque à chaque page, le Pape revient en scène, décoré des épithètes les plus violentes, et assimilé à l'Antichrist, à Satan lui-même. De même dans l'Article sur la Messe, la Confession d'Augsbourg s'efforçait de démontrer que les évangéliques, loin de supprimer la Messe, la célébraient au contraire avec beaucoup plus d'attention et de dévotion que leurs adversaires : « Nous n'avons rien intro-

duit de nouveau, ni rien qui diffère des usages de l'ancienne Église ; nous n'avons rien changé de ce qu'il y a d'essentiel dans les cérémonies publiques de la Messe ; nous n'avons fait qu'abroger ces messes inutiles et abusives qui se disaient à côté de la Messe paroissiale (1)... » Luther, au contraire, supprime irrévocablement « cette queue du Diable », et déclare que, loin d'être damné pour l'avoir méprisée, on n'en fera que mieux son salut. Mélanchthon gardait encore une certaine sympathie pour la hiérarchie ecclésiastique, car, dans sa pensée, elle était une garantie de l'indépendance de l'Église vis-à-vis de l'État : les pasteurs devaient promettre l'obéissance aux évêques, pourvu que ceux-ci remplissent exactement leurs fonctions : rejeter les doctrines contraires à l'Évangile, excommunier les impies, etc. Pour Luther, l'Église doit être gouvernée sans les évêques, par les prêtres et les pasteurs réunis.

Quant à l'article de Luther sur la Sainte Cène, il est, lui aussi, beaucoup plus décisif que celui de la Confession d'Augsbourg, où il était dit que le vrai corps et le vrai sang de Christ sont présents sous les espèces du pain et du vin ; maintenant Luther affirme nettement que le pain et le vin sont le vrai corps et le vrai sang de Jésus, car il veut couper court aux subtilités des sacramentaires : ceux-ci, dans la nécessité où ils étaient d'entrer dans la Ligue de Smalkalde, pour ne pas être anéantis par les catholiques, avaient trouvé moyen d'accommoder l'article sur la Cène de la Confession d'Augsbourg à leur doctrine de la présence purement spirituelle, et avaient ainsi pu le signer. Luther ne veut plus permettre de tels compromis, qui

(1) C. 4., Art. 24.

rabaisent la dignité de l'Église, et il rédige cet article de façon à empêcher toute équivoque : en effet, si le corps de Jésus, selon l'opinion des sacramentaires, n'est reçu que par la foi, on ne peut pas dire avec Luther que les impies le reçoivent ; et tant que l'on soutiendra que le pain n'est le corps de Jésus qu'en figure, on ne pourra plus dire, avec l'article de Luther, que « le pain est le vrai corps de Jésus-Christ. » Ainsi furent exclues de la doctrine luthérienne l'interprétation figurée de la Cène, en même temps que toutes les finesses des sacramentaires. Ceux-ci refusèrent de signer les Articles : Bucer prétexta que les magistrats de Strasbourg ne lui avaient pas donné les pouvoirs nécessaires pour approuver une telle doctrine : un grand nombre de théologiens de Strasbourg, d'Augsbourg, du Wurtemberg, tels que Blaurer, Lycosthènes, Mélander imitèrent cette réserve, et l'Électeur de Saxe comprit lui-même que, dans l'intérêt de l'union, il fallait laisser les Articles de Luther de côté : il était impossible qu'ils devinssent la Confession de foi commune à tous les confédérés de Smalkalde. Cela fait leur éloge, puisqu'on n'y trouvait plus rien qui pût prêter à l'équivoque et être interprété de façon à ménager certaines susceptibilités : Luther ne savait pas imaginer de telles combinaisons et préférait sacrifier tous les intérêts de la politique, plutôt que de faire la moindre concession qui pût ressembler à un compromis avec sa conscience ; aussi en lisant les Articles a-t-on une impression beaucoup plus nette de la foi de l'Église luthérienne qu'en lisant la Confession d'Augsbourg : la doctrine y est condensée en quelques pages d'un style énergique et l'on comprend clairement ce dont il s'agit, pourquoi certains abus doivent être rejetés.

Les Articles de Smalkalde forment donc un complément utile à la Confession d'Augsbourg qu'ils précisent, en exposant d'une manière incisive les points de doctrine controversés entre Luthériens et papistes. Les deux ouvrages sont d'ailleurs intimement unis, et malgré les critiques des écrivains catholiques (1), on ne peut trouver aucun point sur lequel ils soient en contradiction entre eux : Luther ne fait que préciser ce que Mélanchthon avait à dessein laissé dans le vague, et l'on peut constater ici encore une fois l'admirable unité de doctrine de ces deux amis, si dissemblables de caractère : On a pu dire que la Confession d'Augsbourg était la doctrine de Luther exposée par Mélanchthon ; de même que l'on pourrait dire que ces *Articles* sont la Confession d'Augsbourg écrite par Luther, dépouillée de ses prudentes circonlocutions. Les luthériens de Smalkalde ne voyaient aucune différence entre ces deux confessions, et l'Électeur de Saxe écrivait que les *Articles* de Luther étaient en accord si parfait avec la Confession d'Augsbourg, qu'il n'était pas nécessaire de les discuter davantage ; lui-même était prêt à les défendre envers et contre tous, aussi bien devant le concile que devant l'univers entier (2). Mais, pour le moment, il fallait encore ménager les Sacramentaires, afin que tout le parti évangélique restât uni pour se présenter au concile et obtenir peut-être des catholiques certaines concessions qui pourraient faire éviter un schisme définitif : aussi, d'un commun accord, on laissa provisoirement de côté les *Articles* ; un très grand nombre de théologiens les signèrent cependant, mais à titre privé et

(1) Cf. Bossuet, *Histoire des Variations*, livre IV, ch. 37.

(2) Seckendorf, t. III, p. 151.

non à titre de délégués à l'Assemblée de Smalkalde. Au contraire, la Confession d'Augsbourg et l'Apologie furent signées officiellement et reconnues comme la confession de foi générale de tous les protestants allemands, sans distinction de nuances ; on décida que ces deux ouvrages seraient lus devant le concile si celui-ci était réuni librement, d'une manière chrétienne, suivant le vœu des confédérés.

CHAPITRE VI

LES SIGNATURES, LES MANUSCRITS, LA PUBLICATION DES ARTICLES

Les Articles furent signés, avant d'être envoyés à Torgau, résidence de l'Électeur, puis à Smalkalde, par Luther et par les sept théologiens qu'il avait consultés : Justus Jonas, Bugenhagen, « Creutziger », « Ambsdorf », Spalatin, Mélanchthon et Agricola ; ils signèrent chez Luther, à Wittenberg, entre le 25 décembre 1536 et le 1^{er} janvier 1537 (1). Mélanchthon seul trouva que Luther avait été trop vif à l'égard du Pape et il ajouta cette restriction à sa signature : « Moi, Philippe Mélanchthon, j'approuve les articles ci-dessus comme conformes à la piété et chrétiens. Quant au Pape, je crois que, s'il voulait laisser un libre cours à l'Évangile, nous pourrions, dans l'intérêt de la paix et de l'union de tous les chrétiens placés sous sa domination ou qui dépendront à l'avenir de lui, admettre sa primauté actuelle sur les évêques, qu'il a d'ailleurs *jure humano*. » Il espérait toujours qu'une conciliation avec les catholiques serait possible sur ce terrain et ne voulait pas fermer cette porte. Spalatin fut chargé de porter le manuscrit à Torgau, résidence de l'Électeur, où il le fit

(1) Trois d'entre eux, Cruciger, Amsdorf, Agricola, ne se rendirent pas à l'Assemblée de Smalkalde.

encore signer par Dydimus, entre le 3 et le 7 janvier. L'Électeur approuva complètement les articles et il ne fut pas de l'avis de Mélanchthon sur les concessions à faire au Pape : « Si, comme l'estime Maître Philippe, nous accordions au Pape, par amour pour la paix, qu'il a une autorité réelle sur nous, sur nos évêques et sur nos pasteurs, ce serait nous engager nous-mêmes dans le danger et dans les douleurs, car jamais ni lui ni ses successeurs ne se laisseront de nous persécuter... Après avoir secoué le joug de Babylone, n'est-ce pas vouloir tenter Dieu que de nous y engager de nouveau? (1) » On reconnaît bien l'esprit décidé de l'élève de Luther, qui aurait depuis longtemps rompu complètement avec Rome, s'il n'avait pas été retenu par les considérations de prudence de la majorité de ses théologiens.

Les articles furent ensuite portés à Smalkalde, où 23 théologiens les signèrent « *privatim* ». Après la réunion, Fréd. Myconius les signa également, à Gotha, pendant le séjour qu'y fit Spalatin ; enfin, Jean Lange, pasteur à Erfurth, les approuva en son nom et en celui de huit de ses collègues, ainsi que Égidius Melcherus ; ces derniers signèrent à Weimar. Sur les 40 théologiens qui participèrent à l'assemblée de Smalkalde, 27 seulement approuvèrent sans réserves les articles de Luther et y apposèrent leurs signatures ; en revanche, tous signèrent la Confession d'Augsbourg ; il n'y eut aucune délibération, aucune discussion sur ces articles, qui ne furent jamais proclamés articles de foi par l'assemblée ; ils ne devinrent pas, comme l'aurait désiré l'Électeur de Saxe, un monument officiel de la foi des confédérés.

(1) Seckendorf, t. III, p. 151.

Nous avons conservé deux manuscrits des Articles de Luther. L'un est le brouillon de l'auteur ; écrit, on le voit, au courant de la plume, il n'a que peu de ratures ; ce manuscrit comprend 22 feuilles ; il fait partie d'un lot de quatre manuscrits de Luther, contenant un sermon de 1530 sur la nécessité d'envoyer les enfants à l'école ; une traduction d'Ésaïe 1-23 ; une traduction du Livre de la Sapience, et les Articles ; il appartenait à la Bibliothèque Palatine de Heidelberg. Ces quatre manuscrits eurent une destinée assez agitée. Après la prise de Heidelberg par Tilly (1622), le duc Maximilien de Bavière fit cadeau au Pape de la Bibliothèque Palatine et nos Articles figurèrent au Vatican jusqu'en 1798 ; ils furent alors enlevés par Bonaparte avec un grand nombre de manuscrits et transportés à la Bibliothèque nationale de Paris ; enfin, en 1815, les Alliés les reprirent et les restituèrent à la Bibliothèque de l'Université de Heidelberg, où ils figurent actuellement sous le n° 423. C'est d'après ce manuscrit que furent publiées les deux meilleures éditions des *Articles* de Luther, celle de Ph. Marheineke, qui parut à Berlin en 1817, et celle du Dr Zangemeister, bibliothécaire de l'Université de Heidelberg. Cette dernière fut publiée en 1883, à Heidelberg, à l'occasion du quatrième centenaire de la naissance de Luther ; elle est accompagnée d'un fac-similé remarquable des 22 feuilles du manuscrit de Luther.

Le deuxième manuscrit est celui de Spalatin, qui avait recopié le brouillon de Luther : c'est cet exemplaire qui fut revêtu des signatures des théologiens et présenté à Smalkalde ; il porte le titre : « *Bedenken des Glaubens halben, und worauf im künftigen Konzil endlich zu verharren sei* ». Il est conservé aux

Archives de Weimar et a été publié plusieurs fois, d'après le manuscrit de ces Archives (Reg. H, p. 120, 53). Dès 1553, ce manuscrit fut confié à l'imprimeur par les soins des théologiens de Weimar, et sur l'ordre de l'Électeur : « *Die Schmalkaldischen Artikel*, etc. » (Weimar 1553, in 4°). C'est la première fois que l'écrit de Luther est désigné sous le nom d'Articles de Smalkalde. Aucune des éditions citées ci-dessus ne renferme la préface de Luther.

Luther ne semble pas s'être occupé de la destinée de ses *Articles* pendant la Conférence de Smalkalde ; il les fit imprimer l'année suivante en un volume in-4° : « *Artickel so da hetten sollen auffs Concilion zu Mantua oder wo es würde sein überantwortet werden von unsers theils wegen. Und was wir annehmen oder geben kündten oder nicht* ». Wittenberg, 1538. Il écrivit pour cette édition la préface qui figure dans nos livres symboliques. L'ouvrage fut encore imprimé deux fois pendant cette même année. Peu après, ils furent traduits en latin par Petrus Generanus (1), et imprimés également à Wittenberg avec une préface de Veit Amerbach, professeur à l'Université (1541). Ce n'est pas cette traduction qui figure dans les livres symboliques, car, V. Amerbach s'étant converti au catholicisme, l'ouvrage publié sous son patronage fut délaissé, et ce fut Selnecker qui fit la traduction définitive, bien inférieure d'ailleurs à celle de P. Generanus. Deux autres éditions furent encore publiées par Luther lui même sous le titre : « *Die Hauptartickel de Christlichen Glaubens wider den Pabst und die Höellenpforten zu erhalten* ». Wittenberg, 1543 et 1545, in-8°.

(1) Petrus Generanus était un danois qui étudiait à Wittenberg aux frais de son souverain et qui logea chez Luther pendant plusieurs années.

CHAPITRE VII

LES TRAITÉS DE MÉLANCHTHON :

De potestate et primatu papae, et De potestate et jurisdictione episcoporum.

Les Articles présentés par Luther ne pouvant être acceptés par tous les membres de l'Assemblée de Smalkalde, l'on voulut se mettre d'accord sur la Confession d'Augsbourg et l'Apologie, qui seraient signées à nouveau, pour devenir devant le concile la confession de foi officielle des protestants. Or ces deux ouvrages étaient muets sur le Pape, et il était nécessaire dans les circonstances actuelles d'exposer bien nettement les sentiments des évangéliques à son sujet. Luther, gravement malade, venait de quitter Smalkalde et l'on ne pouvait compter sur lui pour rédiger cet article ; on s'adressa donc à Mélanchthon, comme étant le mieux placé pour compléter son œuvre, et l'Électeur lui demanda d'écrire un chapitre sur la primauté du Pape et un autre sur le pouvoir des évêques (1). Ce choix peut paraître singulier, puisque Mélanchthon, à force d'être disposé à faire des concessions, avait fini par s'attirer les méfiances de bien des théologiens ; mais il avait brusquement

(1) Voir la lettre de Mélanchthon à Camerarius, du 1^{er} mars 1537. Corp. Ref., t. III, p. 291.

changé sa manière de voir et écrivit les deux chapitres demandés avec le plus grand talent et dans l'esprit même de Luther : Dans le premier il démolit de fond en comble le pouvoir et les prérogatives du Pape ; dans le second il fit de même à l'égard de la puissance des évêques. Nous exposerons brièvement le contenu de ces traités (1).

Mélancthon commence par réfuter les trois articles essentiels du pouvoir pontifical : 1° « Le Pape prétend être *jure divino* supérieur à tous les évêques et pasteurs ; 2° Il prétend détenir *jure divino* les deux glaives, c'est-à-dire le pouvoir de nommer et de remplacer les souverains temporels ; 3° Il prétend qu'il faut croire tout cela pour être sauvé. » Ces trois thèses sont réfutées successivement par l'Évangile et par l'histoire.

1° Christ a déclaré qu'il n'y aurait ni chefs ni supérieurs parmi les disciples, mais que tous seraient égaux et envoyés pour la même mission ; parmi les apôtres aucun ne commande aux autres, et Saint-Paul commence à prêcher sans avoir demandé l'autorisation de Pierre : il est donc évident que l'autorité du ministère ne dépend que de la Parole de Dieu et que Pierre ne fut pas le chef des apôtres. De plus, ni les conciles, ni les Pères n'ont accordé une primauté quelconque à l'évêque de Rome ; il recevait comme les autres l'imposition des mains de ses collègues du voisinage. « Cette tradition, dit Cyprien, est conforme à l'institution divine et à la pratique des apôtres, et elle est en usage dans presque toutes les provinces de l'Église. » Saint-Jérôme affirme que

(1) Voir S. Lambert : *La doctrine du ministère ecclésiast. d'après les livres symbol. de l'Église luthér.* Thèse de Paris, 1894, p. 32.

l'autorité de tous les évêques est la même. Comment donc l'évêque de Rome aurait-il *jure divino* des pouvoirs spéciaux, puisqu'il est nommé par l'Eglise, et qu'il demande la confirmation de l'Empereur ? Beaucoup d'anciens conciles ont été convoqués en dehors du Pape et n'ont pas été présidés par lui, ce qui signifie que l'Eglise ne lui reconnaissait aucune primauté.

Mélancthon fait ensuite la critique des passages sur lesquels s'appuie la papauté pour établir ses droits divins : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise... (1) Je te donnerai les clefs... (2) Pais mes brebis... (3) » Dans ces passages, Pierre représente l'ensemble des apôtres, car Christ les a tous interrogés en demandant : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » ; d'ailleurs, s'il s'adresse ici à Pierre seulement, il dit ailleurs : « Tout ce que vous lierez (4) » et « ceux auxquels vous remettrez les péchés, etc... (5) » Ces textes montrent que les mêmes pouvoirs furent donnés à tous les apôtres ; ils n'appartiennent pas à un seul, mais à l'Eglise entière : « Là où deux ou trois seront assemblés en mon nom... (6) »

Ainsi c'est l'Eglise tout entière qui possède le pouvoir des clefs.

2^o Pour ce qui est du pouvoir temporel (pouvoir des glaives), Christ ne l'a pas donné à ses apôtres : il ne leur a remis que des pouvoirs spirituels consistant à enseigner l'Evangile, à annoncer le pardon des péchés, à administrer les Sacrements et à excommunier les impies, mais sans employer la force. Jamais il ne leur a donné l'autorité de fonder, de gouverner

(1) Matth., 16, 18. — (2) Matth., 16, 19. — (3) Jean, 21, 15.

(4) Matth., 18, 18. — (5) Jean, 20, 23. — (6) Matth., 18, 19.

ou de transmettre des royaumes terrestres, lui qui a dit : « Enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai prescrit (1) » et : « Mon règne n'est pas de ce monde. » (2) La théorie du Pape interprète la passion du Christ d'une façon singulière : La couronne d'épines et la pourpre dont il fut revêtu signifient, dit-on, qu'après que le règne spirituel aura été méprisé c'est-à-dire l'Évangile opprimé, un autre règne terrestre sera créé sous forme de pouvoir ecclésiastique. C'est une doctrine impie, qui a couvert l'Église de ténèbres épaisses en poussant les hommes à rejeter le ministère de l'Évangile et la notion du règne spirituel, pour regarder les ordonnances extérieures du Pape comme le véritable type de la justice chrétienne. Le Pape s'est encore de son propre chef déclaré supérieur à tous les rois de la terre. Par ces prétentions inouïes, et par des excommunications iniques, il a déchaîné des guerres et des calamités sur presque tous les états d'Europe. De telles erreurs, qui ont affaibli la foi et le Royaume de Christ, doivent être appelées la peste de l'Église.

3° Si même l'évêque de Rome possédait la primauté *jure divino*, nous ne devrions pas lui obéir lorsqu'il nous prescrit des cultes idolâtres et impies ou des doctrines contraires à l'Évangile : on ne devait pas l'obéissance au grand prêtre d'Israël lorsqu'il était impie, et pourtant il était établi *jure divino*. Aujourd'hui le Pape est impie ; il faut donc le regarder comme l'Antichrist et ne pas l'écouter, lorsqu'il se prétend le droit de modifier la doctrine de Christ, lorsqu'il se prétend supérieur aux conciles et à l'Église ; lorsqu'il veut condamner, ou absoudre les

(1) Matth., 28, 20. — (2) Jean 18, 36.

âmes après la mort. « L'Écriture nous crie que ces erreurs sont la doctrine des démons et de l'Antichrist; elles engendrent l'idolâtrie par le scandale de la Messe et de ses trafics impudents; la doctrine de la pénitence a été empoisonnée par le Pape et les siens qui prétendent que nos péchés nous sont remis par égard pour nos œuvres. » Suit une énumération des erreurs papistes sur la doctrine du péché, des indulgences de l'invocation des Saints, du célibat, des vœux, etc. Il faut que les membres de l'Église, rois et princes, travaillent à l'abolition de ces erreurs et à la purification des consciences. Quant aux conciles, ils ne doivent pas être présidés par les Papes : comment pourraient-ils réformer l'Église si le Pape ne tolère que ce qu'il approuve et si les seuls partisans de Rome sont appelés à donner leur avis? « Ceux qui obéissent au Pape sont des idolâtres et des blasphémateurs; ils sont responsables du sang des chrétiens qui sont massacrés pour s'être élevés contre le Pape; ils portent atteinte à la gloire de Dieu et empêchent le salut de l'Église.

Dans le deuxième Traité, *de potestate et jurisdictione episcoporum*, Mélanchthon reconnaît que les chefs de l'Église ont *jure divino* le droit d'enseigner l'Évangile, de remettre les péchés, d'administrer les sacrements, de gouverner l'Église; mais ce droit est commun à tous les chefs de l'Église, évêques ou pasteurs; quant à l'ordination, elle peut également bien être conférée par un évêque ou par un pasteur, car c'est l'Église qui doit choisir, appeler et ordiner ses ministres. Cela est prouvé par les usages de l'Église des premiers siècles: « Il faut que l'Église ait le droit d'appeler et de choisir ses ministres et de leur con-

férer l'ordination ; c'est sa fonction propre et aucune autorité humaine ne peut la lui enlever... En cas de nécessité, un laïque peut donner l'absolution et devenir le pasteur d'un de ses frères ». L'Église a de même le droit de déposer les évêques qui se conduisent d'une manière impie ou tyrannique, et ceux qui soutiennent des doctrines impies ou un culte contraire à l'Évangile ; elle possède aussi le droit d'excommunication, que les évêques se sont indûment approprié ; aussi les chrétiens ne sont-ils pas obligés de se soumettre aux décrets iniques des officialités, qui sévissent le plus souvent contre des innocents. Quant à la juridiction épiscopale (*forum ecclesiasticum*), dont relèvent en particulier les affaires matrimoniales, les évêques ne l'exercent que *jure humano* et non pas même depuis longtemps, et s'ils le font d'une manière inique, les magistrats temporels sont tenus *jure divino* de la leur enlever. En résumé, les évêques se font les champions de la doctrine impie du Pape et les instruments de sa tyrannie ; ils n'établissent pas sur l'Église de pieux docteurs et enlèvent aux pasteurs leur juridiction pour l'exercer eux-mêmes d'une manière inique : L'Église a donc le droit de ne plus les regarder comme ses évêques. Quant à ceux qui emploient les aumônes à satisfaire leur cupidité, qui font étalage des richesses volées à l'Église et négligent leur ministère, qu'ils se rappellent qu'ils auront à rendre compte de leurs actes devant le tribunal de Dieu !

Tel est le résumé de ces articles sur les pouvoirs du Pape et des évêques. Mélanchthon les rédigea rapidement, après le départ de Luther de Smalkalde ; il les écrivit en latin, et l'un des théologiens de Nuremberg, Veit Dietrich, en fit séance tenante une traduc-

tion allemande, dont lecture fut donnée aux membres de l'assemblée vers la fin du mois de février 1537. Ces deux chapitres, complétant la Confession d'Augsbourg, auraient permis, le cas échéant, de présenter celle-ci devant le concile, sans que certains points essentiels de la doctrine évangélique fussent omis ou laissés dans l'ombre ; on les admit donc à l'unanimité, en les joignant à la Confession d'Augsbourg, que signèrent alors à nouveau tous les théologiens réunis à Smalkalde (23 février 1537) : quelques jours avaient suffi pour composer, traduire et faire approuver le *De potestate et primatu papae* et le *De potestate et jurisdictione episcoporum*.

Ces traités furent imprimés pour la première fois à Strasbourg en 1540 ; ils étaient intercalés dans un recueil polémique intitulé : *Defensio conjugii sacerdotum*, d'après la rédaction originale en latin. L'année suivante ils paraissaient de nouveau, mais dans la traduction allemande de Veit Dietrich, sous ce titre : *Von des Bapsts Gewalt, item von der Bischoffen Jurisdiction, gestellt durch Herrn Phil. Melanchthon, und verdeutschet durch Vitum Dietherich*. (Wittenberg, 1541). Cette traduction fut regardée pendant bien des années comme le texte original, si bien qu'en 1579 Selnecker la retraduisit pour son édition latine du Livre de Concorde : non seulement il ignorait le texte primitif, mais il paraît aussi n'avoir pas connu l'auteur de ces deux traités, qu'il attribue d'une façon générale aux théologiens réunis à Smalkalde. Cependant Chytraeus avait publié en 1571 le texte original, en l'attribuant à Mélanchthon, mais en commettant une erreur quant à l'époque de la rédaction, qu'il place en 1540. Il est à remarquer comme l'on oublia vite quel était l'auteur des deux chapitres. Cela s'ex-

plique par ce fait qu'ils ne furent pas joints à la Confession d'Augsbourg, mais qu'ils furent ajoutés comme appendice aux « Articles (1) ». Le style vigoureux et coloré de Luther fit pâlir celui de Mélanchthon. Ce fut en 1584 seulement que l'original latin fut inséré pour la première fois dans une édition du Livre de Concorde publiée à Reichenberg (2), en place de la traduction assez mauvaise de Selnecker ; mais on y omettait encore le nom de l'auteur. On l'avait si bien oublié qu'en 1643 un carmélite français, Jacques de Saint-Charles, dressant une liste des ouvrages publiés contre le pouvoir du Pape, faisait cette curieuse mention : « Un Luthérien allemand, nommé Articulus Asmalcaldius, écrivit un livre contre la primauté du Pape (3) ».

Malgré l'injuste oubli dans lequel ils sont tombés, les deux Traités sur le Pape et sur les évêques peuvent être comptés parmi les meilleurs ouvrages de Mélanchthon ; celui-ci choisit toutes ses citations avec la plus grande habileté, son argumentation est serrée et il réfute sans hésiter les fausses doctrines des catholiques ; il s'exprime avec une énergie et une décision qui ne lui sont pas habituelles et qui nous étonnent d'autant plus que, un mois à peine auparavant, en signant les « Articles » de Luther, il semblait encore admettre que l'on pourrait faire certaines concessions au Pape dans l'intérêt de la paix et de l'unité. Il faut croire qu'il fut entraîné presque malgré

(1) Voir J. Chr. Riederer, *Geschichte der Symbol. Anhangs der Schmalkald. Artikel.*

(2) Gieseler, *Kirchengeschichte*, tome III, p. 301, note.

(3) « *Articulus Asmalcaldius Germanus lutheranus edidit de primatu et potestate librum.* » (*Bibliotheca pontificia*, t. II. Lyon, 1643). Cité par Walch, *Concordienbuch*, p. 289.

lui par le courant des opinions hostiles au Saint-Siège, qui prédominaient à Smalkalde : l'enthousiasme guerrier des confédérés le gagna, et il rompit définitivement lui aussi avec le Pape et ses agents dans la chrétienté, refusant de leur reconnaître le droit de convoquer ou de présider un concile. Ce brusque changement d'opinion est remarquable lorsqu'on compare les paroles de Mélanchthon à trois mois d'intervalle : Au mois de décembre, il déclarait qu'on pourrait peut-être, dans l'intérêt de la paix, reconnaître au Pape la primauté *jure humano* sur tous les évêques ; au mois de février suivant il s'écriait : « Les chrétiens doivent repousser le Pape et ses suppôts comme l'Antichrist, ils doivent le maudire ! » C'est à cause de l'énergie de ces déclarations que nous ne craignons pas d'affirmer que les Traités ajoutés aux « Articles » de Luther sont parmi les meilleurs ouvrages de Mélanchthon : il a renoncé à ménager l'adversaire et fond directement sur lui : « Séparons-nous de Rome », tel était le mot d'ordre des luthériens de 1537, et « Maître Philippe » avait enfin obéi à ce mot d'ordre.

CHAPITRE VIII

HISTOIRE DES ARTICLES DE SMALKALDE

Les Articles de Luther se répandirent rapidement en Allemagne; les éditions se succédaient et le livre fut bientôt connu de tous : cet exposé si clair de la doctrine de l'Église, avec ses virulentes attaques contre le Pape, fut le manuel de tous les théologiens et de toutes les universités évangéliques, et se plaça à côté de la Confession d'Augsbourg comme monument et règle de la foi. Bientôt, les deux Traités de Mélanchthon sur la primauté du Pape et sur la juridiction des évêques vinrent s'y ajouter : leur place eût été plutôt à la suite de la Confession d'Augsbourg, puisque c'est comme complément de cette dernière que les Théologiens de Smalkalde les avaient signés, et que les Articles de Luther n'avaient pas été reconnus officiellement. Mais quand les théologiens de Weimar publièrent en 1553 le manuscrit de Spalatin des Articles de Luther, ils y joignirent comme appendice les deux Traités de Mélanchthon et firent paraître le tout sous le nom d'*Articles de Smalkalde*, qui se trouve là pour la première fois. C'est une dénomination inexacte, puisque jamais ces articles ne furent discutés ni approuvés à Smalkalde; mais on finit par se persuader en Allemagne que c'était une Confession de foi officielle, reconnue par tous les confédérés;

Luther lui-même semble ne pas en avoir douté, puisqu'il écrit dans sa préface : « J'ai rédigé ces Articles pour notre parti, qui les a approuvés et acceptés, et nous avons décidé de les présenter publiquement au concile comme notre Confession de foi ». On en vint donc bien vite à regarder les « Articles de Smalkalde » comme une Confession de foi officielle, rédigée par Luther, et complétée par Mélanchthon, lorsque la maladie eût obligé le Réformateur à se retirer de l'Assemblée (1).

Au cours des nombreuses controverses qui éclatèrent après la mort de Luther, l'autorité des Articles grandit chaque jour davantage ; ils furent fréquemment cités comme un document officiel d'après lequel les différends pouvaient être tranchés (2). Ce fut pendant cette période de luttes que dans chaque Église, dans chaque université, les docteurs et ministres commencèrent à réunir en recueils tous les écrits intéressant la foi et la doctrine, afin « que les paroisses et les écoles pussent être instruites dans la pure et véritable doctrine de l'Évangile (3) ». Ainsi, chaque État eut son *Corpus doctrinae christianae*, qui différait, selon l'esprit des théologiens ayant présidé à sa composition. Le premier en date est celui de Saxe (Leipzig, 1560). Nous sommes étonnés de ne point y trouver les Articles de Smalkalde ; mais il fut publié par Mélanchthon, qui n'y inséra que ses ouvrages : la Confession d'Augsbourg, l'Apologie, les *Loci Theologici*, etc. En 1563, les Théologiens de la ville de Brunswick introduisent dans leur *Corpus* les Articles

(1) Voir Neudecker, *Urkunden*, p. 689.

(2) Voir Plitt, *De auctoritate articul, Smalc. symbolica*, p. 53.

(3) *Corp. doctr. christ Melancht.*, Leipzig, 1560. Cf. Walch, *Concordienbuch*, Introd., § 19.

de Smalkalde et les placent sur le même rang que les écrits de Mélanchthon ; le *Corpus* de Wittenberg (1564) suit l'ordre de celui de Saxe de 1560, mais il y ajoute les deux catéchismes de Luther et les *Articles*. Ils figurent également dans le *Corpus* de Prusse, publié par Chemnitz en 1567, et dans celui de Thuringe (Iéna 1571) : dans ce dernier, Mélanchton est blâmé d'avoir omis des ouvrages importants dans son recueil. On peut dire que dès 1572 les *Articles* de Smalkalde sont officiellement reconnus dans toute l'Allemagne et qu'ils ont conquis leur place à côté des autres Confessions de foi de l'Église. Enfin, en 1578, l'Électeur Auguste de Saxe ordonna au docteur Andreä de réunir en un volume toutes les Confessions de foi et les livres doctrinaux de l'Église luthérienne ; ce recueil parut à Dresde en 1580 ; il comprenait les *Articles* de Smalkalde, placés entre l'Apologie et le Petit Catéchisme ; il était en allemand et portait ce titre : « *Concordia, Christliche widerholete einmütige Bekentnis, nach benannter Churfürsten, Fürsten, und Stände Augsbургischer Confession und derselben zu Ende der Buchs unterschriebener Theologen Lehre und Glaubens* » (c'est le *Concordien-Buch*). Il était signé par 51 princes et seigneurs et par les autorités de 35 villes libres. Désormais, ce recueil constituera le livre symbolique de l'Église luthérienne (1), et personne n'a jamais contesté aux *Articles* de Smalkalde le droit d'y figurer.

La traduction latine officielle parut peu après ; elle est l'œuvre de Selnecker ; nos *Articles* y portent la rubrique « *Articuli qui Smalcaldiae in*

(1) Cette expression des Livres Symboliques fut employée pour la première fois dans la Formule de Concorde (1577).

frequentissimo theologorum conventu anno salutis MDXXXVII conscripti, approbati et recepti sunt », les traités sur le Pape et les évêques y furent ajoutés comme appendice, sans nom d'auteur, avec cette simple mention : écrit par les théologiens de Smalkalde (*per theologos Smalcadiæ congregatos conscriptus*) ; on avait déjà oublié que l'auteur en était Mélanchthon ; ce ne fut qu'en 1584 qu'on remplaça la traduction de Selnecker par l'original latin.

Les Articles furent souvent imprimés à part depuis lors : déjà Selnecker en publia une édition allemande-latine (1582), qui reparut en 1609 ; plusieurs autres parurent à l'occasion du deuxième centenaire du Congrès de Smalkalde, celle de J.-A. Græbel (Langensalza 1736), de Ch. Munden (Francfort, 1737), de J.-M. Reinhard (Smalkalde, 1737), etc. Au XIX^e siècle, les deux éditions les plus importantes sont celles de Marheineke (1817) et de Zangemeister (1884). Enfin, on peut les consulter dans toutes les éditions du Livre de Concorde ; nous signalerons celles de Walch (Iéna, 1750) et de J.-T. Müller (Stuttgart, 1869).

Avec les articles de Smalkalde se ferme dans le recueil de nos livres symboliques la liste des écrits de défense du protestantisme ; ces trois livres : la *Confession d'Augsbourg*, l'*Apologie* et les *Articles* sont destinés, selon l'expression de Schleirmacher (1), aux gens du dehors (*nach aussen*) ; les trois derniers livres, le *Petit* et le *Grand Catéchisme*, et la *Formule de Concorde* à ceux du dedans (*nach innen*), c'est-à-

(1) *Über den eigenthümlichen Werth und das Ansehen symbolischer Bücher.* (Ref. Almanach, 1819, p. 235).

dire qu'ils doivent constituer la norme intérieure du protestantisme. Les Articles de Samalkalde sont plus qu'une œuvre de défense, ils vont plus loin que la Confession d'Augsbourg et attaquent l'ennemi dans ses retranchements : c'est le dernier coup de massue donné au pouvoir usurpé et aux doctrines de l'Église catholique ; il ne reste plus rien de cet édifice immense qui a terrorisé pendant si longtemps le monde des consciences : aussi tous ceux qui se trouvent en contact, de nos jours, avec l'Église catholique, qui sont appelés à polémiser contre elle, à arracher des âmes pieuses au joug du prêtre, devraient-ils avoir lu et médité l'ouvrage de Luther ; ils y puiseraient des forces et des encouragements pour la lutte contre l'ennemi ; il est des moments où nous sommes prêts à renoncer à cette lutte, où nous nous sentons faibles et impuissants vis-à-vis de Rome, où nous nous disons : la France est catholique, nos efforts seront impuissants pour ramener l'Évangile dans notre patrie ; nous nous laissons accabler par les outrages et les calomnies des adversaires ; écoutons alors la grande voix de Luther, qui nous dit : « En dépit de nos ennemis, qui nous combattent si effrontément, qui veulent conserver leurs partisans à force de mensonges, en dépit de leurs efforts, Dieu poursuivra son œuvre, il fera diminuer leur nombre pour augmenter le nôtre ; il confondra tous leurs mensonges ! (1) » — Et ailleurs : « Nous devons avoir une inébranlable confiance en Christ, notre Seigneur, qui a commencé la lutte contre ses adversaires. Par son Saint Esprit, il les réduira bientôt au silence. » (2) Et Luther, à la suite de son Maître, est entré en lutte

(1) *Art. Smalc.*, préface. — (2) *Art. Smalc.*, Art. 4.

courageusement et sans faiblesse, sans désespérer du triomphe final; le secret de sa force nous a été révélé dans les Articles de Samalkalde. Il a confiance en Christ qui combat pour les siens, et il attaque énergiquement l'ennemi. On a pu dire que les *Articles* étaient le testament du Réformateur, et, en effet, il y a mis toute son âme, toute sa personnalité; nous y trouvons le résumé de tout ce qui a fait sa vie, la quintessence de la doctrine qu'il a toujours enseignée et prêchée, pour laquelle il a toujours combattu, « et dont il n'abandonnera pas un iota, dût-il être brûlé vif, dussent le ciel et la terre s'écrouler sur sa tête. » Voilà pourquoi la lecture de ce livre est réconfortante et intéressante: réconfortante parce qu'elle nous arrache à notre découragement et nous pousse à la lutte, intéressante parce qu'elle nous met pour ainsi dire Luther lui-même devant les yeux.

Désormais la doctrine luthérienne est définitivement formulée et l'Église romaine condamnée; personne ne songera plus à rétablir l'union et à négocier d'irréalisables compromis. Mais les catholiques chercheront à leur tour à établir une Confession de foi, ce qui n'avait plus été fait depuis les premiers siècles; ils y réussiront après de laborieux efforts, au Concile de Trente, et leur Confession de foi, le *Catéchisme du concile de Trente* sanctionnera et honorerà tous les abus et toutes les erreurs contre lesquels les Réformateurs s'étaient élevés et qui avaient été la cause première du schisme; on renoncera à accomplir la moindre réforme.

Pour nous, Luthériens français, qui avons le bonheur de posséder le véritable Évangile dans nos admirables Confessions de foi, ne négligeons pas ces Articles; ils sont plus clairs et plus incisifs que la

Confession d'Augsbourg, ils expriment nettement et sans ambages ce que nous devons croire et ce que nous devons rejeter ; de plus ils nous montrent notre devoir, qui est de devenir des conquérants, de ne pas regarder à la faiblesse de nos moyens, mais à la grandeur de l'œuvre que nous avons à accomplir, c'est-à dire de faire connaître le véritable Évangile de Jésus à nos concitoyens. Ils nous apprennent encore une chose, c'est qu'il ne faut pas faire de compromis avec sa conscience, chercher à combiner des doctrines différentes dans le but de favoriser certaines combinaisons politiques ou certains intérêts matériels. Nous avons tout à gagner à être fidèles à nos Confessions de foi, et en travaillant à maintenir la doctrine de notre Église, nous travaillerons à l'avancement du règne de Dieu.

Vu : *le Président de la soutenance,*
S. BERGER.

Vu : *le Doyen,*
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
GRÉARD.

TABLE DES MATIÈRES

BIBLIOGRAPHIE.....	5
PRÉFACE.....	9
CHAPITRE I. — Situation politique et religieuse de l'Allemagne (1530-1537).....	13
CHAPITRE II. — Le Pape, l'Empereur et le Concile.....	26
CHAPITRE III. — Occasion et but des Articles de Smalkalde.....	37
CHAPITRE IV. — Les <i>Articles</i> de Luther.....	44
CHAPITRE V. — Caractéristique des <i>Articles de Smalkalde</i>	58
CHAPITRE VI. — Les Signatures, les manuscrits, la publication des <i>Articles</i>	66
CHAPITRE VII. — Les Traités de Mélanchthon : <i>De potestate et primatu papae, et de potestate et jurisdictione episcoporum</i>	70
CHAPITRE VIII. — Histoire des <i>Articles de Smalkalde</i> ...	79

